

# LES PETITS POÈMES



ENSEMBLE, mes chères demoiselles, nous avons passé en revue, s'il vous en souvient, une série de petits poèmes que nous avons groupés sous la rubrique *Dévinettes*. Mais tous les quatrains ne sont pas des devinettes, tous les huitains, tous les dizains non plus,

et je viens vous proposer de compléter la collection, en procédant à la reconnaissance de ces autres petits poèmes qui s'appellent *inscriptions, épitaphes, fables, acrostiches, romances, épigrammes, madrigaux, odes, ballades, sonnets, rondeaux*, etc. — Quelques-uns ne sont plus aujourd'hui que du domaine de l'histoire : ils ont vieilli, ils sont passés de mode, et c'est par là surtout qu'ils sont intéressants. Ceux qui vivent encore, la fable et l'épigramme, par exemple, auront toujours pour vous l'attrait de l'actualité ; et puis, s'ils ont traversé les âges, ceux-là, s'ils ne peuvent pas être démodés, c'est parce qu'ils servent d'auxiliaires à la malice, et ce n'est jamais sans plaisir qu'on voit décocher, avec adresse ou avec charme, un trait *empoisonné*.

## DE L'INSCRIPTION

Il était d'usage, chez les anciens, de graver des inscriptions sur la pierre ou le marbre des monuments, soit pour indiquer leur destination, soit pour rappeler le nom d'un grand homme ou un événement mémorable.

L'histoire, la langue même des anciens peuples, nous ont été transmises, en bonne partie, par les inscriptions, seuls témoignages irrécusables que le temps nous ait légués. Nous laisserons des livres à ceux qui nous succéderont : les anciens ne nous avaient laissé que des pierres. C'est en les interrogeant, en expliquant le sens, souvent caché, des inscriptions qui les couvraient, que les savants ont retrouvé tant de traces perdues, et ont relié la chaîne des faits qui se sont accomplis chez les peuples de l'Orient.

Les héros écrivaient sur les monuments leur nom ou leurs exploits ; les nations gravaient sur la pierre les grands souvenirs de la patrie, et les législateurs traçaient aux peuples leurs devoirs par une loi ou une sentence. Hercule, ayant ouvert, dit-on, un passage à l'Océan, et croyant toucher aux bornes du monde, écrivit le fameux : *Rien au delà* ; sur les rochers

au pied desquels expirèrent les héros des Thermopyles, le conseil des Amphictyons fit graver ces vers de Simonide : *Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois* ; — sur le fronton du temple d'Esculape, à Epidaure, on lisait : *L'entrée de ces lieux n'est permise qu'aux âmes pures* ; — et les murs du temple de Delphes portaient pour inscriptions : *Connais-toi toi-même ; — tu existes ; — rien de trop*.

Les inscriptions proprement dites appartiennent donc à l'histoire. Le temps n'est plus où elles pouvaient avoir le grand caractère des hiéroglyphes, et Sésostris n'a plus à charger les monuments de raconter ses victoires... On s'est plaint souvent que les modernes n'aient pas suivi en cela l'usage antique. Je ne partage pas ce regret : beaucoup de monuments historiques parlent assez par eux-mêmes, et l'on n'ajouterait rien au souvenir qu'ils rappellent en y gravant une louange fade ou une dédicace pompeuse. En général, un nom, une date suffisent. La statue élevée sur le pont d'Orléans, en l'honneur de Jeanne d'Arc, n'avait point d'inscription ; Malherbe en donnait ainsi la raison :

Passants, vous trouvez à redire,  
Qu'on ne voit ici rien gravé,  
De l'acte le plus relevé  
Que jamais l'histoire ait fait lire.  
La raison qui vous doit suffire,  
C'est qu'en un miracle si haut,  
Il est meilleur de ne rien dire  
Que ne pas dire ce qu'il faut.

Les inscriptions qu'on peut lire sur quelques-uns de nos monuments, comme *Ludovico magno*, sur la porte Saint-Denis, sont à peu près sans intérêt, et n'ont rien à voir avec le style lapidaire. — Il n'y a plus d'inscription maintenant que dans les livres, sous forme de petits poèmes ; elles ont pour but alors d'exprimer une pensée délicate, ingénieuse ou philosophique, de faire une allusion ou un portrait.

### Inscription pour un cadran solaire.

Passant, arrête et considère  
Avec mon ombre passagère  
Glisser l'image de tes jours.  
Le doigt du temps sur la lumière  
De tes heures écrit le cours :  
Ton sort dépend de la dernière.  
Pour ne rien craindre sur la terre,  
Trop heureux qui la craint toujours.

(DUCIS.)



N'attendez le bonheur que dans l'éternité, disait Ducis; pense sans cesse à la destinée future, et tâche à la dernière heure de n'avoir rien à te reprocher. — Voltaire fit aussi une inscription pour un cadran solaire, mais sa pensée fut autre : Profitez des instants qui s'écoulent, sachez vous contenter du bonheur qui vous est échu, et n'allez pas chercher trop loin le bien-être et la joie que vous avez à votre foyer.

Vous qui vivez dans ces demeures,  
Êtes-vous bien? tenez-vous-y;  
Et n'allez pas chercher midi  
À quatorze heures.

Voici deux inscriptions pour une fontaine; sans exprimer la même idée, elles font une allusion pareille et vont finalement au même but :

Vois-tu, passant, couler cette onde,  
Et s'écouler incontinent?  
Ainsi fuit la gloire du monde,  
Et rien que Dieu n'est permanent.  
(MALHERBE.)

L'onde qui, claire et douce, à boire vous convie,  
Après mille détours va se perdre en la mer.  
Pécheur, vois dans cette eau l'image de ta vie :  
Si le cours en est doux, le terme en est amer.  
(LA MONNOIE.)

Beaucoup d'inscriptions sont un simple badinage, comme celle-ci :

*Inscription pour le collier d'un chien.*

D'Iris je suis le chien fidèle;  
Elle est mon amour, moi le sien.  
A me voler, vous ne gagneriez rien,  
Car je ne puis vivre sans elle.  
(MAUFERTUIS.)

D'autres sont des éloges :

*Pour le portrait du roi de Prusse.*

Modeste sur un trône orné par la victoire,  
Il sut apprécier et mériter la gloire;  
Héros dans ses malheurs, prompt à les réparer,  
De Mars et d'Apollon déployant le génie,  
Il vit l'Europe réunie  
Pour le combattre et l'admirer.  
(D'ALEMBERT.)

*Pour le portrait de La Fontaine.*

Dans la fable et le conte il n'eut pas de rivaux;  
Il peignit la nature et garda ses pinceaux.  
(GUICHARD.)

Les meilleures inscriptions seraient celles qui ré pondraient à une situation vraie, à un sentiment profondément éprouvé. Je ne puis vous citer, comme exemple de ce genre, que le quatrain écrit par Rou cher, avant d'aller à l'échafaud, au bas du portrait qu'il envoyait à sa femme et à ses enfants :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,  
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;  
Quand un savant crayon dessinait cette image,  
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.

« C'est le chant du cygne sous le couteau, dit M. Hippolyte Babou. Il est d'une tendresse et d'une fermeté qui gravent pour jamais dans les cœurs le nom d'un poète. »

On peut ranger parmi les inscriptions intéressantes celles qui ont exprimé la pensée ou l'émotion d'un voyageur en présence d'un grand spectacle ou dans un lieu imposant. Il y avait autrefois aux Catacombes un registre sur lequel les visiteurs consi gnaient leurs impressions. L'un d'eux, en 1814, écrivit ce quatrain :

Paisibles habitants de ces demeures sombres,  
Je ne viens point ici troubler vos tristes ombres;  
Je viens sur l'avenir méditer avec vous,  
Et m'inscrire d'avance au lieu du rendez-vous.

Les hommages rendus aux grands hommes ont été le prétexte de beaucoup d'inscriptions. Si l'on avait élevé un monument à la gloire de Descartes, le comte de Maistre aurait proposé d'y graver ces vers :

Esclave dans les murs du cloître et de l'école,  
La raison n'osait rien; je vins briser ses fers.  
Je flétris des vieux mots la science frivole,  
Et c'est moi qui donnai Newton à l'univers.

Les enseignes et les écriteaux sont aussi des inscriptions, elles appartiennent à un genre moins élevé; mais, dans les rues et sur les places publiques, ce sont en réalité les seules qui nous restent. Au bon vieux temps où les maisons n'étaient pas numérotées, les enseignes avaient leur raison d'être; il y en avait alors de très-intéressantes, de très-comiques au moins. Une des plus curieuses, parmi celles qui nous sont restées, est l'enseigne d'un coiffeur de la porte Saint-Denis. Le tableau représente Absalon pendu par les cheveux, et voici la légende :

Passants, contemplez la douleur  
D'Absalon pendu par la nuque;  
Il eût évité ce malheur  
S'il eût porté perruque.

Un autre coiffeur qui logeait, il y a une trentaine d'années, dans la rue Neuve-des-Bons-Enfants, avait, lui, emprunté ses images à la mythologie :

Le ciseau d'Atropos fait frémir la nature;  
Le mien, moins rigoureux, embellit la figure.

J'étais bien jeune quand je vis cette enseigne pour la première fois, mais déjà ce « moins rigoureux » m'avait charmé.

Quant à l'écriteau, ce n'est qu'un simple morceau de papier ou de carton, sur lequel est écrit un avis ou une requête au public. Bien qu'il ne rappelle que de très-loin les inscriptions cunéiformes, il peut n'être pas sans intérêt. Exemple : Piron, un jour qu'il pas sait aux Feuillants, fut sollicité par un aveugle de lui rédiger une supplique. Voici les vers simples et tou chants que l'auteur de la *Métromanie* lui remit au re tour de la promenade :

Chrétiens, au nom du Tout-Puissant,  
Faites-moi l'aumône en passant.  
Le malheureux qui la demande  
Ne verra pas qui la fera;  
Mais Dieu, qui voit tout, le verra...  
Je le prierai qu'il vous la rende.



N'est-ce pas que bien des inscriptions ne valent pas ce modeste écriteau ?

# DE L'ÉPITAPHE

S'il n'y a plus guère d'inscriptions dans le monde des vivants, il y en a toujours, et même plus qu'autrefois, parmi les morts. Les *épitaphes* (du grec *epi*, sur, et *taphos*, tombeau) sont restées en honneur chez les modernes. Pas une seule tombe, dans nos cimetières, qui soit muette. On se contente rarement de dire les noms, l'âge, les titres du défunt; on y ajoute le récit de ses qualités, et trop souvent on les exagère. Il semble qu'il suffise de mourir pour avoir toutes les vertus. Voltaire avait dit : « Les justes éloges sont un parfum que l'on réserve pour embaumer les morts. » Mais, d'ordinaire, on ne s'en tient pas là. N'être que juste paraît froid; on est reconnaissant, ému, et l'on va toujours plus loin que la vérité. Plus d'un père de famille, dont la vie s'est écoulée modeste et simple, dans une douce obscurité, aurait grand-peine à se reconnaître s'il pouvait lire son épitaphe. Les plus simples deviennent des héros; les plus petites circonstances sont maladroitement exaltées.

Ci-gît une petite mouche  
Qui pompait le suc d'un jasmin,  
Quand tout à coup un écuyer farouche,  
En voulant la saisir, l'étouffe dans sa main.  
Les moucheron, ses fils, murmurent à la ronde  
Le récit douloureux d'un si cruel trépas;  
Et toutes les mouches du monde  
Déplorent le néant des plaisirs d'ici-bas.

Cette tendance à l'exagération, aux phrases pompeuses, explique pourquoi si peu d'épithètes sont satisfaisantes. Les unes sont surchargées d'épithètes ridicules, les autres énumèrent toutes les vertus humaines. La plupart font sourire; elles manquent leur but en le dépassant. J'ai visité un grand nombre de cimetières, et, parmi des milliers d'épithètes en vers, je n'en ai trouvé qu'une seule peut-être qui m'ait paru répondre à un sentiment vrai de reconnaissance et de regret. C'est l'adieu d'une jeune femme à sa bienfaitrice :

Celle qui dort ici, dès ma première aurore  
Me combla de ses soins, de ses tendres secours.  
Quand je s-rai, comme elle, au terme de mes jours,  
Mes yeux en se fermant la pleureront encore.

On peut dire, d'une manière absolue, que la meilleure épithète est toujours la plus simple. Si un homme a trouvé dans la mort la fin de ses souffrances, le repos éternel, quelle phraseologie, quels vers le diront mieux que ces simples mots : *Heureux enfin!* — C'était sans doute un infatigable travailleur que celui qui gisait sous la tombe où M. Ganesco lut, dans un cimetière de Rome : *Plaiguez-le, il se repose.* — Ces épithètes-là sont les bonnes. Celle du général Mercy, enterré sur le champ de bataille de Nordlingue, où il avait été blessé mortellement, est concise aussi, mais déjà un peu emphatique : *Arrête, voyageur, tu foutes un héros.* — Lisez, sur une simple croix : *Ci-gît la pauvre Louise,* et aucun éloge, aucun récit ne vous dira mieux la simplicité, la vie d'abnégation d'une de ces excellentes créatures qui souffrent sans se plaindre et se dévouent avec joie.

Si vous allez un jour à Bristol, et que vous y retrouviez la tombe de la femme du poète Mason, morte après deux ans de mariage, vous y lirez une épithète à laquelle vous pardonnerez d'être longue, car elle a été inspirée par l'affection la plus touchante et les sentiments les plus élevés :

« Garde, ô terre sacrée! ce que préférerait mon cœur;  
» garde le plus précieux des dons que le ciel m'eût  
» accordés et que je possédais depuis si peu de temps.  
» J'avais conduit avec un soin anxieux ce corps  
» brisé jusqu'aux eaux de Bristol : elle s'inclina pour  
» goûter l'onde et mourut.  
» La beauté et la richesse liront-elles jamais ces lignes?  
» sentiront-elles un trouble sympathique gonfler leur cœur? Oh! parle-leur, morte bien-aimée;  
» fais entendre un accent divin.  
» Même du fond de la tombe, tu auras le pouvoir  
» de charmer. Dis-leur d'être chastes et innocentes  
» comme toi; dis-leur de marcher aussi doucement  
» dans le cercle du devoir; et, si elles sont aussi belles,  
» dis-leur d'être aussi exemptes d'orgueil, aussi fermes  
» dans l'amitié, aussi fidèles dans l'amour. Dis-leur  
» que, bien que ce soit une chose terrible de mourir  
» (ce le fut même pour toi), une fois ce douloureux passage franchi,  
» le ciel nous ouvre ses grands, ses éternels portiques,  
» et permet aux âmes pures de contempler leur Dieu. »

On s'est trompé presque toujours lorsqu'on a voulu chanter sur leur tombeau, les louanges des grands hommes. A quoi bon louer les génies qui ont laissé au monde leurs idées et leurs œuvres; et, d'ailleurs, comment les louer dignement? Sur la pierre qui recouvre leurs dépouilles mortelles, mettons un nom et rien de plus. Ainsi ont fait les Anglais pour Dryden, ainsi les Italiens pour Le Tasse, sur le tombeau duquel on lit ces simples mots : *Les os du Tasse.* Quelle épithète serait plus éloquent? Les seuls noms ne suffisent-ils pas pour éveiller un monde de pensées! — Le tombeau, c'est la religion du souvenir; il ne doit appeler que les regrets et les prières.

N'inscrivez pas de nom sur ma demeure sombre;  
Du poids d'un monument ne charge pas mon ombre;  
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.  
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace  
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe,  
Puisse y poser ses deux genoux.  
(LAMARTINE.)

Le mieux, lorsqu'on veut ajouter au nom quelques mots de souvenir, est de citer une pensée de l'homme illustre dont on veut honorer la mémoire. Si c'est un poète, quelques vers de lui valent mieux que toutes les épithètes. C'est ainsi qu'on a gravé sur la tombe de Legouvé ces vers extraits du poème des *Souvenirs* :

Quelquefois mes amis s'entretiendront de moi :  
Je reste dans leurs cœurs, je vivrai dans leurs larmes.  
Ce tableau de la mort adoucit les alarmes;  
Et l'espoir des regrets que tout mortel attend  
Est un dernier bonheur à son dernier instant.

Pour Alfred de Musset, on a rappelé le vœu qu'il avait formé de reposer à l'ombre d'un saule :

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière;  
J'aime son feuillage éploré;



La pâleur m'en est douce et chère,  
Et son ombre sera légère  
A la terre où je dormirai.

Après les épitaphes des tombeaux, viennent les épitaphes des livres, celles qui, comme les inscriptions, sont une forme de l'éloge ou de l'épigramme, et ne se gravent nulle part.

Plusieurs écrivains, voulant dire ce qu'ils espéraient après la mort, ou ce qu'ils pensaient d'eux-mêmes, ont composé leur propre épitaphe. Voici celle de Franklin qui, avant d'être un philosophe et un savant, fut imprimeur à Philadelphie :

« Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés et la dorure et le titre effacés. Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu; car il reparaitra, comme il le croyait, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. »

Scarron, le poète burlesque, était, comme il l'a dit lui-même, « un raccourci de toutes les misères humaines. » Les douleurs ne lui laissaient que de rares instants de repos; et c'est ce qu'il voulut exprimer en faisant son épitaphe :

Celui qui ci maintenant dort,  
Fit plus de pitié que d'envie,  
Et souffrit mille fois la mort  
Avant que de perdre la vie.  
Passant, ne fais ici de bruit,  
Prends garde qu'aucun ne l'éveille,  
Car voici la première nuit  
Que le pauvre Scarron sommeille.

Un petit poète s'est raillé lui-même par cette épitaphe, qu'il a dû attribuer, dans sa pensée, à bon nombre de ceux qui ont rimé sans éveiller l'attention de leurs contemporains, sans laisser après eux trace de leur souvenir :

Ci-gît sous ces ombrages verts  
Un très-petit faiseur de vers,  
Qui, rimant à tort, à travers,  
Croyait que dans tout l'univers  
On devait admirer ses ouvrages divers...  
Hélas ! avec l'auteur, ils sont mangés des vers.

Il y a beaucoup d'épitaphes de ce genre dans toutes les littératures. Plus nombreuses encore sont celles qui célèbrent la gloire des grands hommes ou des personnages qui ont marqué par leur esprit et leur savoir. Je vous en donnerai quelques exemples :

#### *Épitaphe de Molière.*

Sous ce tombeau gisent Plante et Tércence,  
Et cependant le seul Molière y gît.  
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit  
Dont son bel art enrichissait la France.  
Ils sont partis et j'ai peu d'espérance  
De les revoir. Malgré tous mes efforts,  
Pour un long temps, selon toute apparence,  
Plante, Tércence et Molière sont morts.

(LA FONTAINE.)

#### *Épitaphe de madame du Châtelet.*

L'univers a perdu la sublime Émilie.  
Elle aimait les plaisirs, les arts, la vérité;  
Les dieux en lui donnant leur âme et leur génie  
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

(VOLTAIN.)

#### *Épitaphe de Newton.*

Newton gît en ces lieux,  
Ce marbre vous l'atteste;  
C'est à la terre, aux cieux,  
A vous dire le reste.

(JACQUELIN.)

#### *Épitaphe de Voltaire.*

O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi :  
Pleurez, muses, brisez vos lyres immortelles.  
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,  
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi.

(LE BAUX.)

Pour le monument consacré à J. J. Rousseau, au milieu du lac d'Ermenonville, Ducis avait fait cette épitaphe :

Entre ces peupliers paisibles,  
Reposo Jean-Jacques Rousseau.  
Approchez, cœurs droits et sensibles,  
Votre ami dort sous ce tombeau.

Parmi les épitaphes épigrammatiques, il ne faut s'arrêter qu'à celles qui ne sont point personnelles et ne s'adressent qu'à des classes d'individus, à des menteurs, des bavards, des conquérants, etc. Celles-là piquent sans insulter; elles n'ont aucun caractère offensif, et font la leçon à bon nombre de vivants :

#### *Épitaphe d'une bavarde.*

Ci-gît madame Marguerite,  
Qui ne fut grande ni petite;  
Elle mourut le deux du mois,  
Et se tut ce jour-là pour la première fois.

Ou bien :

Ci-gît la vieille Radegonde,  
Qui fut jolie assez longtemps.  
Cette maman petite et ronde  
Fit beaucoup de bruit dans le monde :  
Elle y parla quatre-vingts ans.

Et si c'est un bavard :

Sous ce tombeau pour toujours dort  
Paul, qui toujours contait merveilles.  
Louange à Dieu, repos au mort,  
Et paix sur terre à nos oreilles.

#### *Épitaphe d'un procureur.*

Ci-gît un procureur de science profonde,  
Qui pendant soixante ans pilla le bien d'autrui.  
Il pleure maintenant s'il voit, de l'autre monde,  
Que tu lis sans payer ces vers qu'on fit pour lui.

#### *Épitaphe d'un conquérant.*

Ici dort un soldat, conquérant de la terre;  
Le monde tressaillait au seul bruit de ses pas :  
Dix trônes avec lui sont tombés en poussière.  
Il ne pleura jamais; passant, ne pleure pas.

#### *Épitaphe d'un menteur.*

Accablé par un coup subit,  
Valère a passé l'onde noire;  
C'est un fait que vous pouvez croire,  
Car ce n'est pas lui qui l'a dit.



Dans quelques épitaphes littéraires, on fait parler le mort lui-même. Ainsi fit Malherbe pour un gentilhomme de ses amis qui mourut à cent ans.

N'attends, passant, que de ma gloire  
Je te fasse une longue histoire  
Pleine de langage indiscret.  
Qui se lone irrite l'envie.  
Juge de moi par le regret  
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.

Les animaux qu'on a tant de fois employés à donner aux hommes l'exemple des bons sentiments ont eu aussi leurs épitaphes :

Ci-gît qui fut toujours sensible, doux, fidèle,  
Et, jusques au tombeau, des amis le modèle.  
Il ne me quitta pas quand je perdis mon bien.  
— C'était un être unique! — Hélas! c'était un chien!

*Épitaphe d'un moineau enterré sous des roses.*

L'oiseau, sous ces fleurs enterré,  
N'enchantait pas par son ramage,  
N'étonnait pas par son plumage;  
Mais il aimait : il fut pleuré.

Il a été bon, il a aimé, tel est le mot qu'il faudrait pouvoir écrire sur toutes les tombes. C'est l'éloge par excellence. Il serait à souhaiter, a dit Marmontel, que chacun fit de bonne heure son épitaphe, qu'il la fit la plus flatteuse qu'il serait possible, et qu'il employât toute sa vie à la mériter.

CHARLES ROZAN.

(La suite au prochain Numéro)

## BIBLIOGRAPHIE.

### LAURETTE DE MALBOISSIÈRE

LETRES D'UNE JEUNE FILLE DU TEMPS DE LOUIS XV

Publiées sur les originaux,

PAR M<sup>me</sup> LA MARQUISE DE LA GRANGE (1)

Les circonstances de la découverte de ces lettres ont quelque chose de si extraordinaire, elles ressemblent tellement à ces rubriques inventées pour donner plus d'intérêt à un roman, qu'il est nécessaire de déclarer qu'elles sont transcrites sur des manuscrits authentiques, et qu'on n'y a ajouté, ni retranché un seul mot.

L'année passée, M. le marquis de la Grange trouva dans des papiers de famille plus de trois cents lettres adressées à sa grand-mère, madame la marquise de la Grange, née Méliand; ces lettres remontaient à un siècle, elles étaient de 1761 à 1766, elles n'étaient pas signées, mais la personne qui écrivait se désignait elle-même sous le nom de Laurette. Qui était cette Laurette? Il y avait bien dans la famille quelque tradition vague d'une jeune fille que madame de la Grange avait tendrement aimée, dont elle ne parlait jamais sans une profonde émotion, mais là s'arrêtaient les renseignements.

On chercha de tous côtés; enfin sur un feuillet

que Laurette avait détaché d'un billet et dont elle s'était servi pour répondre, on lut cette adresse de la main de mademoiselle Méliand : *A mademoiselle de Malboissière*. Alors, à force d'investigations, on découvrit que Laurette Randon de Malboissière appartenait à une riche famille de financiers, qu'elle vivait à Paris, avec ses parents, dans le monde le plus brillant, que sa vie avait été courte, et qu'il ne restait d'elle sur la terre que son portrait, quelques écrits où son jeune talent s'essayait, et ces lettres qui peignent à la fois son âme, son esprit et la société dans laquelle elle avait vécu.

Le contraste qu'offrent ces lettres est frappant : Laurette a une intelligence sérieuse, un grand amour de l'étude, et elle vit dans une dissipation incessante, et ce n'est que par efforts surprenants qu'elle parvient à sauver quelques heures et à les consacrer à ses travaux chéris. Elle a une âme tendre, ardente en ses affections, mais le monde où elle vit est si frivole qu'il ne lui permet pas de s'appesantir sur ses peines, ni d'analyser ses attachements. Elle suit le torrent, mais il semble que la fatigue qu'elle éprouve de cette lutte entre son âme et la société, ait dû contribuer à sa mort prématurée.

Le monde du dix-huitième siècle se peint naïvement et admirablement dans ces lettres. Ce monde n'est encore ni impie, ni corrompu; il n'est que léger, étourdi, badin, frivole, mais il l'est à un tel degré, que toute pensée grave, toute action sérieuse en est inévitablement bannie. La religion est une formule, la famille une habitude, la réflexion une impossibilité, et les grands actes de dévouement, les idées nobles et profondes ne pouvaient pas plus naître sur

(1) Chez M. Didier, quai des Grands-Augustins, 35. Un fort volume, prix : 3 fr.



ce sol brillanté que des chênes ne pourraient prendre racine dans du sable.

Et pourtant ces lettres sont intéressantes, et celle qui les a écrites se fait aimer; bonne, spirituelle, tendre, elle charme, elle plaît, et l'on s'étonne qu'un esprit si distingué s'occupe de tant de bagatelles, et qu'une âme si aimante se plaise dans un milieu si badin. Nous donnerons à nos lectrices quelques fragments de ces lettres, qui laissent juger de cet esprit charmant et de ce cœur dépaycé :

« A Paris, ce jeudi.

» On m'a rendu votre lettre, ma chère petite, à mon retour d'Hennencourt. Nous avons eu ce jour-là une chaleur affreuse. Je me suis assez bien amusée; vous êtes bien aimable, mon enfant, de penser à moi; aussi vous aimé-je bien. Votre petite serine couve, mais son mari est fort négligent, et elle est obligée de se lever pour aller chercher à manger. Vous faites bien de travailler, mon cœur, cela vous amusera et avancera bien des choses qui étaient restées en arrière. Je travaille assez, aussi *Hérodote* est déjà bien avancé; je vous manderai quand il sera fini. J'ai lu à la campagne Virgile tout entier; il m'a amusée on ne peut davantage. Je relirai aussi le Tasse et l'Arioste, que je n'ai jamais fini, et dont je n'ai aucune idée.....»

On dit dans une autre lettre :

« J'ai relu le Tasse, qui m'a beaucoup amusée; je lis maintenant l'Arioste. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si fou. Il passe d'une histoire à une autre sans en finir aucune. Il fait des contes qui quelquefois n'ont pas le sens commun; il y a des sortilèges, des magiciens, des chevaux ailés. Il fait enfilier d'un seul coup six hommes à son Roland; il le fait passer tout entier avec son épée dans la gueule d'un monstre, qu'il perce de coups quand il est une fois dedans. Il me divertit par ses folies.....

» Bonsoir, ma chère petite, je suis seule dans le cabinet de ma mère; il fait une fraîcheur délicieuse, et rien ne peut m'être plus agréable que d'écrire à ma chère enfant, qui doit être bien sûre que je l'aime, et que ce n'est jamais par paresse que je reste longtemps sans causer avec elle. Voici deux semaines pendant lesquelles nous sommes beaucoup sorties, mais maintenant, je vais me reposer peut-être longtemps; les cousins ont tellement maltraité mon visage que je suis affreuse; je n'ai pas le courage de sortir ainsi défigurée.

» Nous allâmes samedi à la Comédie-Française. On donnait *Inès de Castro*. Je n'avais pas vu cette tragédie depuis cinq ans, et je ne m'en souvenais plus. Elle m'a beaucoup intéressée. Mademoiselle Gaussin, toute vieille qu'elle est, joue son rôle avec une énergie singulière. Nous y allâmes encore lundi; on donnait *L'Enfant Prodigue*. Le petit Molé, que vous n'aimez point et qui est mon favori, a joué admirablement; on l'a applaudi des pieds et des mains. Au jugement de M. Saurin, l'auteur de *Spartacus* et des *Mœurs du Siècle*, et plusieurs autres beaux esprits qui étaient ce jour-là dans la salle, aucun acteur n'a joué ce rôle avec autant d'âme et de talent.»

Dans quel profond oubli sont tombées ces œuvres qui passionnaient il y a un siècle, et qu'est-ce que la réputation?

« Il faut avouer que personne n'est plus aimable

que ma chère petite; se priver de sommeil, se plier en deux pour écrire une lettre de quatre pages à son enfant, cela s'appelle ne pas oublier les absents! Comme je la baiserais, si j'étais à cette heure avec elle dans mon petit cabinet! que de choses je lui dirais, et combien, après lui en avoir dit beaucoup, j'en aurais encore à lui dire! qu'ils me paraissent longs ces mois qui s'écouleront encore sans que je voie ma pauvre petite! Quand reviendront ces jours où nous allions l'une chez l'autre au retour de la messe? Mais il faut que je vous gronde un peu, ma chère, et cependant vous dites que vous espérez que je ne m'ennuierais pas si j'étais avec vous! Peut-on parler ainsi à son amie! Peut-il y avoir des moments plus agréables que ceux que l'on passe avec une personne aimée? Est-il donc nécessaire que vous me recommandiez de penser souvent à vous? Ne craignez rien, ma chère, ni le temps, ni l'absence, quelle que soit leur puissance, ne vous effaceront de ma mémoire; je vous aime, je vous le dis, je suis sincère, et ce serait m'offenser que d'en douter. Oui, ma belle petite, tels sont mes sentiments: je puis être éloignée de vous, je puis mourir, mais je ne puis cesser de vous aimer.

» Je vous trouve admirable, mon cœur, M. de Flavigny, dites-vous, est toujours amoureux de sa femme. En vérité, cet amour est bien tenace. A peine y a-t-il six mois qu'ils sont mariés, et s'aimer encore après avoir vécu si longtemps ensemble! ils deviendront un exemple pour la postérité. O ciel! un mari qui aime sa femme, mais c'est un prodige étonnant. On a raison de nous marier jeunes, car je crois que si on attendait un certain âge, on aurait bien de la peine à se résoudre à prendre un engagement, dans lequel il est moralement sûr (pardon! j'oubliais le presque) que l'on risque son bonheur et sa liberté!

» Ah! mon enfant, un bon trait de comédie: un homme que tu ne connais pas, une tête folle qui venait assez souvent ici autrefois et que nous n'avons pas vu depuis deux ans, est venu hier faire une visite à ma mère par la petite lucarne de la loge à l'Opéra, et lui a dit qu'il voudrait lui parler en secret. Elle s'est approchée, et lui a demandé à l'oreille: « Voulez-vous marier votre fille? — Non, lui a répondu ma mère, qui sûrement ne prendrait pas un gendre sur la parole d'une semblable tête, et d'ailleurs je ne crois pas que ce soit ici que l'on doive traiter une semblable affaire. — Vous ne voulez donc pas? a-t-il répliqué, le parti était pourtant très-avantageux, en ce cas, je m'en vais. Il a refermé la petite lucarne et il est parti. N'est-il pas plaisant, mon cœur, que l'on parle aussi légèrement d'un événement qui doit décider du bonheur ou du malheur de la vie? Il semblerait que maman eût un tableau ou quelque meuble inutile à vendre, et qu'on lui demandât si elle voulait s'en défaire, parce qu'on avait trouvé acquéreur! »

Ce mariage imprévu ne se fit pas, mais Laurette était promise à un jeune homme d'avenir et de mérite, lorsqu'elle écrivit :

« Hélas! ma chère petite, j'ai reçu votre dernière lettre dans l'instant où venait de partir celle que je vous avais écrite, et où ma mère venait de m'apprendre la mort du malheureux *Daphnis* (M. du Tarire, fiancé de Laurette). Mon enfant, vous n'aviez que trop bien vu, il n'était plus dès la nuit de samedi au dimanche, mais on me l'avait caché. Ma mère n'a



su sa maladie qu'en apprenant sa mort. Mon cœur, jugez de la douleur des parents infortunés de cet enfant unique ! A qui vont passer leurs biens immenses ? pour qui sera réservé le fruit de leurs soins et de leurs travaux ? c'est un coup affreux. Son oncle, je n'en doute pas, vendra sa terre ; il ne la gardait qu'à cause de lui. Hélas ! mon enfant, dernièrement quand nous en parlâmes, il nous y fit laisser nos habits de berger, nos houlettes, tous nos petits ajustements. « Daphnis, et vous, Laurette, nous dit-il, il faut réserver tout cela pour le printemps prochain. Vous n'êtes venus ici que lorsque la nature commençait à s'anéantir, revenez pour la voir renaître. » Infortunés, nous étions loin de penser que le même jour ne devait plus luire pour nous. Daphnis, non, jamais tu ne seras effacé de ma mémoire. Tu seras toujours mon ange tutélaire, mon guide dans le bien. Pardonne à mes pleurs, ils t'offensent peut-être, mais daigne les recevoir comme un hommage que l'on doit à tes vertus. »

Rien de plus vrai que les sentiments de mademoiselle de Ma boissière, quoique l'expression puisse nous en paraître étrange, quoique ces bergeries, ces fadeurs, ces houlettes, ces panetières nous fassent rire. Elle pleura jusqu'à la fin de sa vie le jeune homme distingué dont elle devait être la femme, mais l'on voit avec surprise, dans les lettres, combien

vite la vie habituelle, les promenades, les comédies les frivoles lectures reprennent leur cours, et combien était forte la puissance de ces choses légères, puisqu'elles dominaient jusqu'au deuil le plus réel, jusqu'à l'affliction la plus vraie. Déjà, la mort du père de Laurette avait passé presque inaperçue, et les âmes les mieux nées, les plus sensibles, ne s'étonnaient pas qu'on donnât si peu d'importance aux liens les plus sacrés et aux pertes les plus douloureuses. La merveilleuse machine de l'oubli faisait aller le monde.

Les lettres de Laurette de Malboissière produisent un effet singulier sur qui les lit avec attention. Elles font aimer le temps actuel, dont on dit souvent tant de mal, et qui, cependant, doit nous être cher, s'il est vrai que notre siècle nous soit une patrie dans le temps, comme notre pays nous en est une dans l'espace. Oui, ce siècle tourmenté, mais sérieux, où la piété, le travail, les sentiments de la famille, ont repris leurs droits dans les classes les plus intelligentes, vaut mieux, avec ses luttes et ses souffrances, que l'époque où l'on tenait surtout à s'amuser toujours et à ne souffrir jamais.

Les lettres de Laurette laissent cette conviction dans l'âme, et l'on regrette que cette aimable créature ait subi l'influence d'un temps qui valait moins qu'elle. M. B.

## LA FEMME D'UN OFFICIER

Thérèse à Mademoiselle Eulalie Redon.

Lyon, 18 octobre 1844.

Chère et bonne tante,

Il nous est arrivé un événement si inattendu, triste et heureux, larmes et sourires, regrets et espérances, que je n'ai pas voulu céder à d'autres le soin de vous en instruire. Agnès brûlait du désir de vous écrire ; Hélène disait : Quelle belle composition cela ferait qu'une pareille lettre à ma tante Eulalie ! Mais j'ai coupé court à leur ambition et j'ai pris pour moi la nouvelle avec tous ses détails et tout son imprévu romanesque qui souriait tant à mes deux petites secrétaires.

Depuis bien longtemps, chère tante, nous ne parlions plus d'Edgar, mon pauvre frère et le fils si cher de ma mère. Depuis dix ans, depuis qu'il avait quitté Beaune et mécontenté, par un coup de tête regrettable, les amis chez qui vous l'aviez placé, nous n'en avions entendu parler qu'à de longs intervalles : il

nous avait appris son séjour en Afrique et son mariage, mais depuis ce temps, c'est-à-dire depuis dix ans, il ne nous avait plus donné de ses nouvelles, et ce fut là, pour les dernières années de maman, un souci continuel, une de ces peines cachées dont Dieu seul est le confident. Ah ! j'espère que dans une meilleure vie, elle a enfin retrouvé cet enfant tant pleuré et jamais accusé : Edgar n'est plus de ce monde, chère tante ; il ne nous écrivait pas, afin de nous cacher les affreuses détresses de sa situation. Il avait perdu, il y a quatre ans, sa pauvre femme, que nous n'avons pu connaître et chérir ; elle lui avait laissé un enfant, et je ne puis, sans douleur, me représenter Edgar, élevé avec tant de délicatesse, habitué dans sa première jeunesse à tant d'aisance, et travaillant comme un mercenaire, sur ce rude sol d'Afrique, sous cette chaleur dévorante, luttant, avec inexpérience, hélas ! contre tous les fléaux : — la sécheresse, les sauterelles, la grêle, les déprédations des Arabes, et ayant à côté de lui un pauvre petit garçon sans mère. Quelles années ! quelles souffrances ! et, par fierté, dans la crainte de nous être à charge, il



ne voulait plus nous écrire, il laissa sans réponse nos dernières lettres... Ah! j'aurais dû le poursuivre dans son silence, forcer sa confiance et l'obliger à se laisser aimer et aider. Mais vous savez, chère tante, comment furent employées ces huit dernières années : des changements de garnison, aussi fréquents qu'onéreux, la naissance de nos derniers enfants, l'éducation des autres, les longues et précoces infirmités de ma chère maman, la maladie que j'ai faite après sa mort, tout cela peut m'excuser à vos yeux, mais devant ma propre conscience, je ne me trouve pas sans reproches. J'attendais toujours; un officier m'avait dit, à son retour d'Algérie, qu'Edgar venait de vendre sa concession et qu'il était parti pour le Sénégal; j'avais cru à cette nouvelle, et j'attendais. Je n'attendrai plus. Mon pauvre frère est mort; la misère et le découragement l'ont tué; un bon médecin, une sœur de charité, un missionnaire ont été ses derniers amis, ses seuls consolateurs; il est mort en chrétien, et, à sa dernière heure, il s'est tourné vers nous et nous a recommandé son enfant. Chère tante, il joue, là, près de moi, sur la terrasse, avec Claire et Valentin; il leur parle arabe, ce pauvre petit Africain! il s'est familiarisé avec ces enfants, qui sont à peu près de son âge et avec qui il s'élèvera. Il ne nous quittera jamais. Le missionnaire nous l'a amené et nous a remis le testament d'Edgar. Voici cette lettre si touchante, écrite d'une main affaiblie et dont j'ai eu peine à reconnaître les caractères :

« Ma bonne sœur,

» J'ai trop tardé : le temps et la vie m'échappent.  
 » Je ne t'écrivais pas : j'espérais un événement heureux qui me tirât de ma détresse; je ne voulais  
 » t'annoncer que du bonheur, et c'est la mort, qui, aujourd'hui, m'oblige à me rappeler à toi. Je me  
 » sens bien mal... Je n'ai aucun motif de regretter la  
 » vie, si ce n'est à cause de mon pauvre Gaston. Que  
 » deviendra-t-il, mon fils orphelin, mon enfant  
 » pauvre et abandonné?... Thérèse, dans le monde  
 » entier, je ne puis espérer qu'en toi. Veux-tu être  
 » la mère de mon fils? veux-tu permettre qu'il s'asse-  
 » seye à ta table et à ton feu? c'est le petit-fils de  
 » notre mère, le dernier héritier de ce nom qui lui  
 » fut deux fois cher... Je ne vois plus les lignes que  
 » je trace. Chère Thérèse, ma sœur, reçois dans  
 » ton cœur la dernière prière de

» Ton frère,

» EDGAR DE JOUHEL. »

Un refus eût-il été possible? Vous connaissez Juvénal, chère tante, et vous savez si l'obstacle pouvait venir de lui! Gaston est donc le septième enfant de la tribu; les autres se sont serrés pour lui faire place; il couche dans la chambre de Félix; la garde-robe d'Octave a fourni à ses premiers vêtements; il apprend à lire dans les livres de Valentin, et s'amuse de bonne foi avec ses jouets qu'il lui abandonne, qui paraissent de vrais chefs-d'œuvre à des yeux qui ont vu beaucoup de grands spectacles, la mer et le désert, les côtes de l'Afrique et celles de la Provence, et qui ignorent les produits ingénieux de l'industrie humaine. C'est un sauvage votre petit neveu, mais il y a un cœur dans cette petite poitrine, et ces grands

yeux noirs, timides et farouches, se mouillent quand je prononce le nom de son père. Il a sangloté en quittant son ami, le Père Charles, qui nous l'a amené, qui a été si bon pour lui, et, je le devine, si consolant pour Edgar. Ce digne prêtre est reparti pour sa mission africaine; c'était comme un ami qui nous quittait et j'ai partagé le chagrin de Gaston qui pleurait de tout son cœur, dans un coin de la chambre, sans que ses cousins parvinssent à l'apaiser. Les adieux (et la vie est une suite d'adieux) me font toujours peine; celui-ci, qui me séparait des derniers souvenirs de mon frère, m'a été au cœur.

Voilà donc, chère tante et amie, le détail de ce grand événement qui nous a tous occupés depuis huit jours. Mes enfants ont fait bon accueil à leur petit cousin, chacun dans la nuance de son caractère : Agnès l'a reçu avec sa bonté un peu sérieuse, déjà maternelle; dame! l'aînée de six! Félix, le futur officier, admire la force, le développement physique de cet enfant qui, ayant vécu dès sa naissance au grand air et au brûlant soleil, ne se ressent pas du tout des misères qui ont tué mon pauvre Edgar; il a bu la vie dans cette atmosphère libre et saine. Hélène, qui est un brin moqueuse, rit de ses manières peu correctes, de sa profonde ignorance, pauvre petit! et de la façon trop familière dont il se tient à table; ma petite Claire a peur de lui, il la caresse trop vivement, mais, en revanche, Octave et Valentin en sont fous. Quel camarade de jeu! quelle agilité! quelle vivacité intrépide! il leur montre des jeux arabes, et Juvénal prétend que cela le ramène au temps de Jugurtha ou à l'enfance d'Annibal, car, en dépit des conquêtes, les mœurs n'ont guère changé dans ces immobiles contrées; bref, Gaston apporte au milieu de nos chers enfants une grande animation; on s'agite autour de lui, on se dispute à cause de lui, on le caresse, on le tire à soi, on se l'arrache, mais le temps apaisera ces vives agitations, et j'espère, Dieu aidant, que nous en ferons un bon garçon, un bon chrétien, un honnête homme. Tout est à faire, mais peu de choses sont à défaire, car s'il n'a pas entendu de bonnes leçons, il n'en a pas entendu de mauvaises; s'il n'a pas appris ce qui est indispensable, il ignore aussi ce qui est dangereux. Il ne sait rien, si ce n'est les choses pratiques, ce qu'il a pu voir dans le pauvre ménage, dans le pauvre labourage de mon frère; il a, dans le cœur, les sentiments naturels, la divine loi que Dieu grave dans l'âme de tous les hommes : il aimait son père, il est reconnaissant, il ne ment pas, et il sait qu'il y a un Dieu. Comment le sait-il? par le grand livre de la nature, qui révèle à tous un Créateur dans le ciel étoilé, dans la terre immense, dans la mer bondissante, dans les fleurs et les fruits qui reviennent à chaque saison. Ces sentiments naturels, ces idées primordiales, Gaston les possède, mais il n'a rien de plus; c'est à nous à féconder ces premières semences. Priez, chère tante, pour que nos garçons fidèlement le dépôt que le bon Dieu a mis entre nos mains. Je vous embrasse tendrement pour Juvénal et pour moi : tous mes enfants disent à qui mieux mieux qu'ils vous aiment.

Votre nièce dévouée,

THÉRÈSE CHATILLON.



**Mademoiselle Eulalie Redon à sa Nièce.**

Avallon, 25 octobre 18..

Chère Thérèse,

Vous ne pouvez douter de l'intérêt extrême que votre lettre m'a fait ressentir. Je n'en ai pas dormi pendant trois nuits : Edgar, Gaston, le Père Charles, vos six enfants, votre excellent mari, vous, chère amie, plus que les autres, ne me sortiez pas de la pensée : je vous parlais, je crois, même à l'église. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'approuve votre conduite : elle ne pouvait m'étonner, mais on peut être touché au fond du cœur, même par ce qui ne surprend plus. J'ai donc loué votre adoption, je prie Dieu de la bénir, et j'ouvre une bonne place dans mon cœur à ce pauvre orphelin, qui ne l'est plus, il est vrai, depuis qu'il est dans votre maison. Le souvenir d'Edgar me donnerait beaucoup de tristesse, s'il n'était mort en chrétien ; des fautes et des malheurs ont formé la trame de sa vie, mais le bon Dieu, dans sa miséricorde, a lavé, a réparé, et il ne nous reste qu'à le remercier. Ce fruit, ballotté par les orages, est entré cependant dans les greniers du Père céleste ; que ce Père clément et bon soit loué à jamais !

Je vous envoie, en attendant mieux, une provision de bas pour les enfants, sur lesquels Gaston prendra sa part, et puis, un caban gris et noir que j'avais tricoté pour une loterie, mais qui se trouvera mieux placé sur les épaules de mon petit neveu. Je tricote toujours ; ce travail que la jeunesse dédaigne est la consolation des vieux jours et des yeux fatigués ; l'hiver, je tricote auprès de mon feu solitaire, ou près du gai foyer de ma bonne voisine, madame Lestienne, dont je vous ai si souvent parlé ; l'été, nous passons ensemble les longues après-dînées, sous le cabinet de verdure de son jardin, à l'ombre des bureaux enlacés de clématites ; je tricote, elle brode, nous causons, elle, de ses enfants, moi, des miens, c'est-à-dire des vôtres, Thérèse et Juvénal, et quoique je sois bien vieille, grâce à vous, je regarde encore un peu l'avenir, il m'intéresse à cause de ces têtes chéries, six autrefois, sept aujourd'hui.

Madame Lestienne, aux dernières vacances, a réuni autour d'elle tous ses enfants : l'élève en droit, l'élève de Saint-Cyr, le mathématicien qui aspire à l'École des Mines, et les deux pensionnaires de la Visitation. Les garçons, connaissant l'humeur hospitalière de leurs parents, amènent toujours avec eux, de Paris en province, quelques camarades, et la grande maison ressemble alors à un arbre peuplé d'oiseaux. Dès le matin, on voit aux fenêtres des têtes éveillées ; j'entends, dans le jardin, des voix joyeuses ; je vois les jeunes gens partir, le fusil sur l'épaule, j'entends le piano et le chant des jeunes filles ; le soir, on vient me chercher ; j'assiste aux charades en action, que je ne devine jamais, car cette brillante jeunesse ne respecte pas l'orthographe ; on nous fait un peu de musique, et, malgré mes soixante-cinq ans, les rires et l'entrain de ces bons enfants me gagnent. Ordinairement, les camarades, les hôtes sont aimables et payent fort de leur personne ; cette année-ci, Pierre, le plus jeune, en avait amené un qui tranchait tout à fait sur ses joyeux compagnons.

Impossible de voir une physionomie plus mélancolique, plus empreinte de souci et de malheur. Ce fut par là que ce pauvre garçon attira mon attention. Ses amis étaient si enjoints, si prêts à dire :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux !

Lui, au contraire, méfiant, timide, ne se mêlait aux jeux que lorsqu'il y était contraint, répondait aux attentions maternelles de madame Lestienne avec cette brusquerie qui dénonce une grande timidité, rougissait sous les bonnes plaisanteries de son mari, et, dans les moments les plus animés, les plus bruyants, faisait de terribles et pénibles efforts pour sortir de sa tristesse et se mettre à l'unisson de ses amis. Son extérieur inspire la pitié : maigre, mince, il semble miné par une peine intérieure, et ses habits étriqués et disgracieux donnaient à ce sombre visage quelque chose de comique ; on avait envie de rire et de pleurer en le voyant. Je m'imaginai que Pierre, qui a un cœur parfait, avait amené par pitié, chez ses parents, un de ses pauvres condisciples, un boursier, un orphelin peut-être, et un soir que le pauvre garçon jouait, malgré lui, son rôle dans une belle charade, et que sa maigre figure paraissait plus anguleuse encore sous les plis d'un turban fait avec le vieux châle de votre tante, je dis tout bas à M. Lestienne :

« Ce pauvre garçon, qui fait le pacha, regrettera votre maison, cher monsieur, il ne paraît pas heureux.

— C'est le fils d'un millionnaire cependant. Mais, voyez-vous, mademoiselle, l'or n'est qu'une chimère, quand on ne sait pas s'en servir.

— Le fils d'un millionnaire ! répondis-je tout étonnée ; quoi ! avec ces habits râpés, ce pantalon trop court, et cette physionomie malheureuse !

— Oui, mais il a pour mère une avarice qui apprendrait des recettes à Harpagon ; il est privé de tout dans la maison paternelle ; au collège, il emprunte les livres et les instruments de ses camarades ; il n'a pas un sou à dépenser ; c'est ce qui a touché mon Pierre, le meilleur enfant du monde, et il nous a amené ce pauvre Albert pour le tirer du triste ordinaire de sa mère. Tenez ! n'y a-t-il pas dans Boileau le portrait d'une femme avarice : c'est tout à fait, pris sur nature, madame Henri Lavaux.

— Henri Lavaux ! m'écriai-je.

— Oui, la femme de l'opulent banquier, le plus malheureux des êtres, à mon sens, car à quoi sert l'argent, si ce n'est pour en faire jouir les autres ? Ah ! je ne l'envie pas et j'aime mieux ma petite fortune, mes vignobles, ma vieille maison pleine d'amis, mon travail, l'économie de ma femme, que sa caisse, son portefeuille et son crédit, auquel ont recours parfois les potentats de l'Europe.... »

Je n'écoutais plus ; je regardais ce pauvre jeune homme, objet de pitié aujourd'hui, objet d'envie dans l'avenir, et je pensais à vous, Thérèse. Oh ! que vous avez une riche pauvreté, vous qui élevez six enfants et les rendez heureux ! Que Dieu soit mille fois béni de vous avoir éloignée de ces fatales richesses et de vous avoir donné, en échange les biens véritables. Pauvre Albert Lavaux ! pauvre créature servée de joie, pauvre Tantale qui voyez passer, à portée de vos lèvres, les mets réservés aux heureux ! pauvre jeune homme qui n'avez eu ni les félicités du cœur,



ni le bien-être, ni les innocents plaisirs, enfant d'une mère dure et avare, que je te plains ! prions pour lui.

Adieu, bonne Thérèse, il faut finir ; je philosophe-rais trop longtemps sur ce sujet. Parlez-moi de tous les vôtres et de Gaston.

Amitiés,  
EULALIE REDON.

### Thérèse à Mademoiselle Eulalie Redon.

Lyon, mars 18..

Chère tante,

Certes, je ne vous écris pas aussi souvent que mon cœur le voudrait, et quoique mes filles me supplément, je sens la privation. Les jours fuient comme fuient les paysages lorsqu'on voyage en chemin de fer ; ils sont tellement semblables entre eux que je ne puis les distinguer pour ainsi dire : des leçons données, du linge raccommodé, une lecture, une visite, une petite œuvre de charité, voilà une pauvre gerbe à offrir au bon Dieu, mais j'espère qu'il l'agréera, puisqu'il m'a placée dans le champ des mères de familles, et non dans celui des Clarisses ou des sœurs grises : je tâche de bien faire, et pourtant, chère tante, j'éprouve que ce n'est pas toujours facile. Mon petit Gaston m'amène à faire cette réflexion. Mes enfants, jusqu'ici, m'ont donné peu de peine : ils se sont élevés l'un l'autre, par la force de l'exemple et de l'enseignement mutuel, comme dit mon mari. Agnès était d'un bon naturel, affectueuse et docile ; Hélène a un cœur excellent, toutes deux marchaient dans la voie droite, les autres suivirent, comme dans la fable, mais en sens inverse de l'écrevisse :

Puis-je aller autrement que ne va ma famille ?

semblaient-ils dire ; Gaston, lui, n'a pas eu de famille. Ne croyez pas que j'aie quelque chose de grave à reprocher à ce cher enfant ; non, mais la lutte contre ses instincts et sa première éducation est terrible. D'abord il est rebelle à toute application ; je lui ai appris quelques éléments de religion ; il a appris, en se jouant et en écoutant mes filles, à connaître un peu la carte d'Afrique et celle de France, mais la lecture le trouve absolument rebelle. C'est d'un air désespéré qu'il voit venir l'alphabet, et depuis cinq mois, je n'ai pu lui faire distinguer l'A du B. L'attention le fatigue et l'excède ; mais, en revanche, il est admirable dans les exercices de gymnastique ; il a appris en un clin d'œil les pas de géant, les hâtères, et Juvénal parle de lui donner des leçons d'escrime, pour stimuler Octave, qui préfère un livre à un fleuret, Gaston aussi, souvenir de sa première existence, ne demanderait pas mieux que de s'employer au ménage ; ne l'ai-je pas rencontré l'autre jour, dans la rue, qui portait un seau rempli d'eau ! il servait de page à ma vieille Suzanne, qui m'a dit : « Dame, madame, il ne demande pas mieux que de s'employer, ce petit gars ! » Soit, mais nous préférons qu'ils s'emploie à autre chose, quoiqu'il m'ait rappelé, avec sa belle figure et son humble utensile, l'Enfant Jésus d'Overbeck, balayant l'atelier de saint Joseph. Il est bon, il est obéissant à sa manière, et, pourtant, il a dans le fond une rudesse sauvage, africaine. Le croiriez-vous ? il est cruel envers les animaux. Je m'étais aperçue que,

de notre terrasse, il poursuivait à coups de caillou (il se sert de la fronde comme David) les oiseaux d'hiver qui vont voletant autour des toits ; il les abattait presque à coup sûr et la terrasse était jonchée de ces pauvres petites victimes toutes pantelantes. Je l'avais grondé, il n'avait pas paru me comprendre. L'autre jour, il a si cruellement torturé et battu la levrette d'Hélène, animal vieux et faible, que ses gémissements nous ont fait accourir : le coupable avait encore le fouet à la main :

« Tu es méchant, Gaston ! dis-je, pourquoi tourmenter cette pauvre bête ? »

— Pour m'amuser, ma tante. En Afrique, les enfants jouent avec les chèvres et les lapins comme je voulais jouer avec Zora ; ils leurs cassent quelquefois les pattes, et on ne leur dit rien. »

— Ce n'est pas la même chose en France, dis-je, et tu vas me promettre de ne plus maltraiter les animaux ; cela déplaît au bon Dieu et à tes parents... »

Il ne paraissait pas très-convaincu ; mais les larmes d'Hélène, qui était accourue et qui tenait dans ses bras Zora tremblante et meurtrie, lui firent plus d'impression. Il voulut faire la paix, mais Hélène le repoussa en l'appelant : tyran ! cœur dur ! L'enfant sauvage la regarda, et il parut triste et surpris tout le jour. Le soir, il dit à Hélène :

« Ma cousine, je ne ferai plus de mal à Zora ; tenez, je lui ai gardé mon gâteau du dîner. »

Ce procédé flatta Zora et sa maîtresse : mais celle-ci dit à Gaston, d'un ton grave :

« Ni Zora, ni les petits oiseaux, il ne faut les maltraiter ; ni maltraiter ton cheval, quand tu seras grand et que tu iras à la guerre. »

— Oh ! les Arabes traitent mieux leurs chevaux qu'on ne les traite en France : je sais cela... »

Il admire fort les chevaux ; je saisis l'occasion de plaider la cause de toutes les autres bêtes de l'arche, et j'espère que, mes filles aidant, nous aurons gagné notre procès.

Mais il est une autre difficulté plus grande peut-être : cet enfant a vécu dans une indépendance complète, libre de ses mouvements et de ses actions ; il a vécu au grand air, sans gêne et sans entraves, et souvent, lorsqu'au commencement de l'hiver, alors que les premiers froids descendaient des Alpes, nous le retenions près du feu, en lui donnant des images et des jouets, il jetait autour de lui des regards troublés, il errait dans la maison avec une agitation fiévreuse, il semblait livré à un tel instinct d'inquiétude qu'il me faisait penser à un chevreuil qu'on aurait mis en loge, à un émerillon renfermé dans une cage. Tant que dura la gelée, tant que la neige couvrit la terre, il se tint dans la maison, tranquille, quoique un peu triste ; il se contenta de la promenade que nous faisons tous les jours, à la moindre éclaircie, mais quand un soleil clair vint rire aux fenêtres, quand les gazons reverdirent et que les enfants y rencontrèrent les premières violettes, alors Gaston parut réellement malheureux. Il s'agitait sans cesse ; il allait sur la terrasse regarder la campagne qu'on découvre de là, il suivait les nuages comme s'il eût envie de chevaucher avec eux ; il semblait que la sève qui monte dans les arbres bouillonnât aussi dans ses veines. Un jour, il me dit en me montrant l'horizon :

« Je voudrais aller là-bas... là-bas... »



— Nous irons faire des promenades en été, quand les jours seront plus longs..... »

Il secoua la tête, cela ne lui suffisait pas. Enfin, chère tante, il y a huit jours, ce malheureux garçon nous a causé une mortelle inquiétude. Dès le matin il disparut, et le soir était arrivé que nous ne l'avions pas retrouvé. Mon mari, mes fils couraient de tous côtés; la police s'en mêlait, les soldats du régiment étaient en quête; j'étais en proie à une angoisse terrible : oh ! que de pensées tragiques parcoururent le cerveau pendant la durée d'un éclair ? S'était-il noyé ? avait-il été enlevé par des saltimbanques ? s'était-il perdu dans la campagne ? errait-il à l'aventure, ayant froid, ayant faim ? je ne vivais plus; je me disais avec douleur que je n'avais pas assez veillé sur le pauvre orphelin, quand ma Claire, qui était sans cesse aux aguets, accourut en me disant :

« Le voilà ! l'ordonnance de papa le ramène ! Oh ! maman, ne le gronde pas ! »

C'était vrai : le bon soldat l'avait trouvé, au bord de la Saône, bien au-dessus de l'île Barbe; il était mouillé par la pluie, accablé de fatigue; ses bottines couvertes de boue, son caban (le vôtre) trempé d'eau disaient qu'il avait marché longtemps. Je le pris sur mes genoux; il cacha sa tête sur mon épaule, tout confus sous les regards et les questions de mes filles; je remerciai le cavalier, qui, me montrant la petite levrette Zora, mouillée, crottée jusqu'aux reins, me dit :

« C'est cette petite bête qui l'a trouvé, madame. Je lui ai fait flaire une blouse de M. Gaston, et elle est allée, toujours quêtant, jusqu'à la Saône.

— Tu vois, Gaston ! s'écria Hélène d'un ton triomphant. Quel bon cœur a Zora !

— Et quel nez ! répondit le soldat. C'est une fameuse petite bête. Mais l'enfant aussi a de fameuses jambes : sans la boue et la pluie, il serait, ma foi, à Trévoux. »

Le coupable ne disait rien ; il était accablé par le froid et la fatigue. Je l'emmenai dans sa chambre, je le déshabillai doucement et je le mis au lit, comme s'il n'eût eu que deux ans. Quand il eut la tête sur l'oreiller, il me regarda timidement, et dit :

« Pardon, ma tante ! je ne le ferai plus ! »

Et tout fut dit. Il but un bouillon et s'endormit. Il est résulté pour lui du froid, qu'il n'est pas accoutumé à braver, un gros rhume avec accompagnement de fièvre et de mal de gorge. Agnès et Hélène l'ont admirablement soigné et amusé (elles ont fait leur apprentissage auprès de leurs petits frères) et elles ont résolu de se vouer à l'éducation de leur cousin, en commençant par lui apprendre à lire, j'ai consenti, et j'espère qu'elles réussiront là où j'ai échoué.

Voilà nos récentes aventures, chère et bonne tante; Vous vous y intéresserez, vous qui avez toujours eu

de l'affection et de l'attraction pour tout ce qui nous touchait. Nous vous embrassons avec le plus tendre respect.

Votre nièce affectionnée,

THÉRÈSE CHATILLON.

### Thérèse à sa Tante Eulalie.

Lyon, mai 18..

La fâcheuse nouvelle que je vous faisais pressentir dans mes dernières lettres se réalise, chère tante, elle m'opresse le cœur. Le régiment de Juvénal part pour l'Afrique ! nous allons être séparés pour deux ans. La raison, le devoir m'empêchent de le suivre; l'éducation de nos fils me relie en France, des motifs d'économie viennent s'y joindre, mais à vous seule je puis dire combien je souffre de cette séparation. Ce n'est que pour deux ans ! me dit-on. Pense-t-on à ce qu'est cet espace de deux ans ; ne pas le voir pendant deux ans ; et vivre de continuelles inquiétudes sur son sort ; le supposer malade, blessé, seul... ne plus le voir, lui qui, depuis dix-neuf ans, est le confident de toutes mes pensées, mon soutien, mon conseiller, mon ami, et le père de ces enfants que nous aimons tant tous les deux. Et il m'aime autant que je l'aime, il souffre aussi... Je n'ai de consolation qu'à l'église, en priant Dieu... ce Dieu tout-puissant qui veillera sur lui, qui le défendra, qui la ramènera. En priant, une douce sécurité descend dans mon âme : c'est au Maître souverain que je parle, il m'entend, et il est toute bonté. Les consolations humaines me laissent un fond de tristesse amère ! que peuvent les hommes... tandis que j'emporte toujours, d'un entretien avec Dieu, une tranquillité secrète. Il peut, Lui ! C'est dans quinze jours, ce départ ! Priez pour nous et avec nous ! nous irons tous communier à Fourvières.

Mes filles pleurent ! Gaston dit : « Je voudrais être enfant de troupe et partir avec mon oncle ! » Mes fils sont bien tendres pour moi. Pauvres enfants, ils partiront un jour aussi ! On me fait entrevoir de belles perspectives : il reviendra lieutenant-colonel, colonel peut-être. Qu'il revienne ! ma bonne tante, je ne puis écrire davantage ; ma vue se brouille, il faut finir.

Pensez à nous, et, je vous en supplie, dites tous les jours une prière spéciale pour Juvénal.

Votre nièce dévouée,

THÉRÈSE CHATILLON.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)





## LE MEUNIER DE CARNAC



égale distance de la rivière de Crach et de la presqu'île de Quiberon, à l'extrémité d'une immense lande semée de petits hameaux, entre les vagues qui grondent et les pins qui chantent, au milieu de dolmens et de menhirs, une cinquantaine de maisons blanches se pressent autour d'un clocher gris. Ce clocher gris est le clocher de saint Corneille, patron des animaux et des pauvres d'esprit, ces maisons blanches sont les maisons de Carnac.

Carnac ne ressemble ni à Auray qui est une ville, ni à la Trinité qui est un port, ni à Plonharnel qui est une ferme, ni à Saint-Colomban qui n'est qu'une barque à l'ancre; Carnac n'est ni ville, ni village, ni paysan, ni marin.

Carnac est un pèlerinage pour les bestiaux malades, une baie tranquille où vont s'échouer les marins usés par la mer, un champ sacré où viennent rêver les poètes et les savants.

Aussi Carnac n'est-il pas aimé de ses voisins, jaloux de sa riche église, de ses deux notaires et de son médecin. Cette inimitié dure depuis des siècles et profite de toutes les circonstances pour éclater. Pendant la chouannerie, Carnac était pour les bleus; en 1848, il était pour les blancs.

Aujourd'hui la paix est sur les lèvres mais non dans les cœurs. Les gens de la lande trouvent qu'il y a trop de marins autour du clocher de Saint-Corneille, les pêcheurs du Pô trouvent qu'il y a trop de paysans à l'auberge de la Marine.

Moi qui ne suis ni un homme de la mer, ni un homme de la lande, j'aimerais Carnac de passion, si l'on n'y coudoyait pas trop souvent des poètes niais, des savants et des collectionneurs enragés qui pour enrichir leurs musées d'un caillou, renversent les menhirs et éventrent les vieux tombeaux.

Les poètes qui croient parler aussi haut que la mer lorsque leurs strophes vides sonnent comme des grelots, m'assourdissent; les savants qui cherchent des voies romaines, les Commentaires de César à la main, m'agacent, et les vandales qui détruisent ce qu'ils ne peuvent comprendre, m'irritent.

Aussi, je n'aime Carnac que six mois de l'année, et j'attends pour le visiter que la brise soit trop rude pour les ailes souffreteuses de ces linottes, de ces perroquets et de ces hiboux. Pourtant la lande est charmante lorsque les feuilles des chênes rou-

gissent au-dessus des lavoirs, lorsque les saules gris brillent au milieu des prés, lorsque le soleil dore les lignes de menhirs, lorsque l'Océan endormi étend ses longs bras bleus entre les meulons de sel étincelant et les îlots fleuris de la rivière de Crach.

Touristes, soyez maudits !..

L'hiver, le paysage devient farouche; la mer, furieuse, hurle, le vent d'ouest brise les pins, la pluie noie la lande.

Mais les colères de l'Océan sont plus belles encore que ses caresses, et les fleurs d'ajonc ont un parfum plus doux encore que celui du chèvrefeuille. Si je pouvais choisir entre l'hiver et l'été, je choisirais encore l'hiver pour visiter Carnac.

Il est vrai que j'ai un ami là-bas, et on cause mieux lorsque les veillées sont longues.

Mon ami est meunier au moulin de Kermau.

Vous ne connaissez pas Kermau, le diamant de Carnac? Il faut aller à Carnac rien que pour voir Kermau.

Les menhirs de Carnac sont petits près de celui de Lockmariaker, grand comme un obélisque; les grottes funéraires de Carnac ne sont rien comparées à celle de Gavrinis, l'île sainte du Morbihan, la lande de Carnac n'est pas grande comme la mi-lième partie de celle d'Elven, les falaises de Carnac sont moitié moins hautes que celles du Croisic, les coiffes de Carnac ne sont pas jolies comme celles de Guérandes, mais Carnac seula Kermau!

Kermau est un vieux châtelet blotti sous de vieux chênes. Il est adossé à la lande et il regarde la mer. Entre la mer et lui, de grandes prairies se tordent le long d'un ruisseau de cristal.

Je ne veux pas vous décrire Kermau; une photographie même ne vous en donnerait pas une idée, car une photographie ne vous dirait pas que ses murs moussus sont roses comme des joues de chérubins, que son toit aigu miroite comme la gorge d'un ramier, que le lierre qui le brode est frais comme une émeraude, que la mare qui le baigne est moirée comme une cuirasse de Milan, que la source qui chante à sa porte est limpide comme vos yeux, ma charmante lectrice. Mais, je vous dirai simplement, pour que vous le reconnaissiez de loin, qu'il se compose d'un corps de logis flanqué de deux tourelles, que ses fenêtres ont des croisillons légers comme des tiges de volubilis et que les lucarnes de son toit ressemblent à des fers de lance.

De la route d'Auray, vous l'apercevrez entre la



lande et un bouquet de chênes. Il est au milieu d'un carré formé par d'épaisses murailles flanquées de poivrières. Le mur qui le touche sur ses deux flancs encinte devant sa façade une petite cour, et de l'autre côté un grand jardin. Le jardin, entouré de terrasses, est planté de pommiers. Sur les terrasses il y a une double allée de lauriers de vingt pieds de haut. Dans l'angle qui regarde le soleil levant, deux larges dalles roses recouvrent deux tombes : dans l'une repose un templier et dans l'autre une fée.

Allez à Kermau, et on vous racontera l'histoire de la fée et du templier pendant que vous cueillerez, sur le talus des terrasses, des violettes blanches dont l'odeur est si douce. Elles ont été semées par la fée.

La source limpide est du côté de la cour, entre le château et la ferme de Pierre, le meunier. Lorsque vous irez voir Kermau, vous parlerez de moi à Pierre. S'il n'était pas à la ferme, allez au moulin et vous l'y trouverez.

Le moulin de Kermau est un moulin à vent perché sur un tertre funéraire à dix minutes du château ; il a quatre ailes rouges, un toit d'ardoises et une porte blasonnée. Son propriétaire est le plus fort joueur de biniou de tout le Morbihan et un des meilleurs conteurs de toute la Bretagne.

Pendant que les meules tournent, Pierre joue du biniou lorsqu'il est seul, et conte des histoires lorsqu'il reçoit des visites. Il reçoit beaucoup de visites, car on ne peut aller à Carnac sans suivre les alignements, et on ne peut passer devant le moulin de Kermau, situé au milieu de ces alignements, sans s'arrêter pour écouter les mélodies originales et charmantes qui s'envolent par la fenêtre du moulin blasonné. Dès que l'on s'arrête, une tête enfarinée se montre et vous engage à monter.

On gravit un raide escalier de granit et on entre dans une chambre ronde, au milieu de laquelle ronflent les meules. Des sacs de blé d'un côté, des sacs de farine de l'autre sont appuyés contre les murs. Pierre en couche deux ou trois, on s'assoit pour reprendre haleine et la conversation commence. Aux gens du pays, Pierre parle de la dernière noce, aux marins de la dernière tempête, aux étrangers il nomme les dix-sept clochers et les vingt-deux îles que l'on découvre de ses deux fenêtres. La mèche de son bonnet de coton lui sert à désigner les lieux dont il parle. Sur chaque clocher, sur chaque flot, sur chaque bouquet de bois il sait une anecdote ; écoutez-le :

« Entre cette tour ronde qui est le clocher de Sainte-Anne et cette butte boisée qui est au bord de la rivière d'Auray, voyez la fumée de la ferme de Marie-Jeanne, la sœur de Georges Cadoudal. Elle est comtesse et elle n'a pas pris le chapeau.

» Voici le clocher d'Auray. A côté est la Chartreuse, toute en marbre en dedans ; le champ des martyrs est là, un peu à droite.

» Ce village à l'entrée de la presqu'île de Quiberon, c'est Plouharnel, où l'on a trouvé, dans un tombeau, deux colliers d'or dont chacun pèse 800 gr. Cette bande de sable, c'est le camp de Hoche, un fameux général ! Les émigrés ont débarqué dans cette anse. Voilà le bourg de Quiberon ; en face, Belle-Île.

» Sur cette pointe, c'est Saint-Colomban. En face de vous, au droit du château de Kermau, c'est Bomer, où il y a de fiers gars. Un jour ils se sont dit : « Nous autres de Bomer, nous ne voulons point boire à Carnac. » Et ils ont fait venir un aubergiste de Plouharnel. Le premier soir, ils l'ont grisé et ils l'ont laissé entre deux vins pendant trois mois. A la fin du troisième mois, l'aubergiste s'est dégrisé et il a vu que sa cave, où il en avait mis pour deux mille francs, était vide. Les gars ne lui avaient payé que dix-sept sous ; il en est mort de chagrin. Ce sont de fiers gars, les gars de Bomer !

» Ce beau pigeonnier jaune, c'est le château du baron qui se fait un parc.

» Dans ce champ d'ajoncs, près de cette mare, on a fusillé mon oncle, un brave homme, s'il n'avait pas eu des idées auxquelles il ne comprenait rien... »

Les meuniers de Bretagne sont tous un peu esprits forts. Les paysans prétendent qu'ils sont aussi un peu voleurs.

Les paysans ont peut-être raison souvent, mais Pierre fait exception à la règle ; vous pouvez donc vous adresser à lui de confiance, pourvu que vous ne soyez pas antiquaire. Ah ! il n'aime pas les antiquaires. Il me disait un jour :

« Ces messieurs de Vannes sont de vrais rats ; ils creusent partout. A preuve qu'ils ont creusé le mont Saint-Michel, la grosse butte qui est là avec une chapelle dessus. Ce sont des rats qui connaissent les bons endroits ; ils ont trouvé dans la butte Saint-Michel un panier plein de pierres précieuses, si précieuses qu'ils les ont emportées, mais qu'ils en ont fait faire le portrait qu'ils ont donné à Carnac. Ils sont bons enfants à Carnac !... C'est égal, je ne voudrais pas être à leur place ; ils ont touché les pierres de la fée.

— De quelle fée ? lui dis-je.

— De la fée de Kermau, celle dont la tombe est dans le jardin. »

Si je vous contais la légende de la fée et du templier ? Elle est plus intéressante que tout ce que je pourrais vous dire sur les monuments de Carnac, — et puis je l'ai déjà écrite sous la dictée de Pierre. Il m'en a lu le commencement sur un papier huilé qui fait partie de ses papiers de famille, car Pierre est le dernier des comtes de Kermau, et il a le droit comme il dit « de mettre en broderie sur son bonnet l'écusson qui est gravé sur la porte de son moulin. »

Pierre prétend que le manuscrit est aussi vieux que l'histoire, mais il se trompe ; son manuscrit n'est qu'une traduction moderne d'une chanson des croisades. Un Kermau, recteur ou vicaire, se sera amusé à traduire du breton en français ce vieux récit dont les rats ont grignoté la fin.

Voici ce qui reste du manuscrit de Kermau, intitulé : la Chanson du Templier :

.....

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

» Nobles barons, délacez vos heaumes, nobles dames, laissez tomber vos fuseaux pour écouter la chanson du pèlerin d'outre-mer.

» J'arrive de Jérusalem où le Christ a prêché, j'ai pleuré sur la montagne des Oliviers où le Christ a



pleuré, j'ai prié sur le Saint-Sépulchre où le Christ a été enseveli.

« Faites silence, nobles demoiselles, et vos larmes couleront en écoutant l'histoire de Richard le templier. »

I

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Lorsqu'on descend la Loire, on trouve la ville de Blois, puis la ville de Nantes, et si à Nantes on marche du côté où le soleil se couche en avril, on entre sur la terre de Bretagne.

Les chevaliers de Bretagne sont de preux chevaliers, mille d'entre eux ont suivi leur duc en Terre sainte. Mais Richard de Kermou ne les a pas suivis parce qu'il était encore enfant lorsqu'ils sont partis pour la croisade.

Richard de Kermou était orphelin et son château était de la paroisse de Carnac.

Nobles hommes, si vos chevaux laissent du foin au ratelier, nobles dames, si vos haquenées dépressent, faites un vœu à saint Corneille, dont l'église est à Carnac, et vos chevaux retrouveront l'appétit et vos haquenées relèveront la tête. Saint Corneille est le patron des êtres qui n'ont pas d'âmes. Il est mort à Carnac après avoir changé en pierres les soldats du païen qui le poursuivaient. Toute l'armée du païen est là-bas, sur la lande, rangée en bataille. Au premier rang sont les chevaliers, au dernier les valets. Il y a neuf rangées de pierres, et dans chaque rangée quinze cents pierres bien comptées. Le roi est en avant de son armée.

Richard de Kermou, qui était orphelin depuis sa naissance, montait chaque jour sur la butte Saint-Michel pour regarder courir sur la lande la meute du comte du Lac, le seigneur de la rivière de Crach. Richard n'avait que trois bassets parce qu'il n'était pas riche, mais comme c'était un bon gentilhomme, il aimait à regarder courir les chiens.

Un soir, il s'endormit sur la butte et se réveilla lorsque le veilleur de Carnac frappa les douze coups de minuit sur la cloche de Saint-Corneille. On était à la première nuit de la pleine lune de juin.

Richard, en s'éveillant, se frotta les yeux ; il ne voyait plus les pierres sur la lande éclairée par la lune, et quoique la nuit fût calme, la mer bouillonnait dans la baie de Saint-Colomban.

Les pierres n'étaient plus sur la lande parce qu'elles étaient allées à la mer, et la mer bouillonnait parce qu'elles buvaient. Elles y vont une fois l'an et elles y iront jusqu'au jour du jugement ; alors saint Corneille les baptisera et leur ouvrira la porte des cieux.

Richard trembla en ne voyant plus les pierres, et il prit en courant le chemin de Kermou. Lorsqu'il fut au milieu des prés, il entendit un grand bruit du côté de la mer, il regarda et il vit les pierres courir sur lui en se heurtant. Il tomba à genoux et fit vœu à Notre-Dame de prendre la croix si les pierres s'écartaient devant lui.

Dès qu'il tomba à genoux, une femme blanche qui tenait à la main une branche d'ajonc lui apparut. Cette femme toucha les pierres avec le rameau fleuri et elles s'écartèrent à droite et à gauche. Lorsque la dernière fut passée, la femme

blanche toucha avec son rameau le front du chevalier et disparut en laissant derrière elle comme un parfum de violettes.

Le lendemain, le chevalier s'arma, monta sur son meilleur cheval et s'en fut à Vannes prendre la croix.

II

Richard chevaucha sans s'arrêter jusqu'à Constantinople, il passa la mer sur un bateau, et après beaucoup de fatigues, beaucoup de soif et beaucoup de faim, il arriva à Jérusalem.

Là, il pria un jour sur le Saint-Sépulchre, un jour sur le Calvaire, un jour sur la montagne des Oliviers, puis il partit pour le désert voir le lieu où saint Jean baptisait dans le Jourdain.

Sur la route, il rencontra un templier qui chevauchait seul avec son écuyer. Ils convinrent de faire route ensemble ; mais le soir même, près d'une fontaine entourée de palmiers, ils furent assaillis par les Sarrasins. Bientôt leurs chevaux plièrent sur leurs jarrets et tombèrent. Ils allaient succomber, lorsqu'une femme blanche descendit d'un nuage avec un rameau d'ajonc à la main.

Richard reconnut la femme qui avait écarté de lui les pierres de Carnac et il s'écria :

« Notre-Dame, si vous me sauvez des païens comme vous m'avez délivré des pierres de Carnac, je jure de me faire templier. »

La femme blanche frappa les Sarrasins de son rameau fleuri et ils tombèrent morts.

Le lendemain, Richard but de l'eau du Jourdain, puis il revint à Jérusalem et se fit templier.

III

Un jour, il apprit que les Sarrasins cachés dans le désert coupaient la route aux pèlerins. Le grand maître dit à Richard de s'armer et d'aller avec cinq cents chevaliers exterminer les mécréants.

Richard partit avec cinq cents chevaliers et rencontra les païens dans une gorge étroite.

Le combat commença avec le jour et ne finit qu'à l'heure des vêpres. Ce fut une triste journée ; tous les templiers tombèrent les uns après les autres. Richard tomba le dernier.

Lorsqu'il fut à terre il ne voyait rien, parce que le sang l'aveuglait, mais il entendit les éclats de rire des païens qui coupaient les têtes des chevaliers et les pendaient à l'arçon de leurs selles. Il entendait aussi l'acier grincer sur les os et il s'évanouit.

Tout à coup il sentit que l'on délaçait son casque et il s'écria :

« Ah ! Notre-Dame, vous qui avez écarté de moi les pierres de Carnac, vous qui avez tué les Sarrasins près de la fontaine, protégez-moi ! »

Il ouvrit les yeux.

Il était seul au milieu d'un bosquet, son visage était essuyé, sa blessure bandée, et sur le gazon il vit un pain de froment et une coupe d'or pleine de vin, dans laquelle trempait une branche d'ajonc.

Richard remercia Notre-Dame, puis il but le vin et mangea le pain. Dès qu'il eut mangé il ne sentit plus sa blessure, mais il était trop faible pour se



lever. Il regarda alors la branche d'ajonc et il pensa aux grandes landes de Carnac. A ce souvenir, les larmes lui vinrent aux yeux, mais il était si las qu'il s'endormit.

Dès qu'il fut endormi, il eut un songe. Il se voyait dans la prairie de Kermau, contre l'autel des fées ; près de lui la dame qui l'avait sauvé trois fois se tenait immobile et le . . . . .

Le manuscrit de Kermau finit là. Heureusement Pierre savait la fin de l'histoire. Il continua :

« Voyez-vous, monsieur, le chevalier croyait rêver, mais il ne rêvait pas. Il était bien réellement dans le pré, contre la grosse pierre autour de laquelle il y a des ronces et que je vous ai montrée hier au soir.

» Pendant la nuit, la fée l'avait transporté à travers les airs, de la Judée à Kermau.

» Le chevalier fut bien étonné lorsqu'il vit la fumée de la cuisine monter dans les arbres et lorsqu'il reconnut le poulain noir qu'il avait laissé deux ans auparavant.

» Ce que je vous raconte était dans les pages que les rats ont mangées ; mon grand-père me les a lues si souvent, que je les sais encore par cœur.

» Il faut que je vous dise ce qu'était cette fée qui avait sauvé trois fois le chevalier de Kermau.

» Vous avez vu dans la butte Saint-Michel une grande tranchée que ces messieurs de Vannes ont fait creuser l'année dernière ? Cette tranchée, avant de s'être éboulée, traversait une couche de pierres, puis une couche de vase comme il y en a au fond des anses, puis une autre couche de pierres, et conduisait à une cave comme celle de Plouharnel dans laquelle on a trouvé un collier d'or. Cette cave est une grotte dont les côtés sont formés par de grosses dalles et dont le plafond est fait d'un seul rocher. Cette chambre n'a que deux pieds et demi de haut, mais elle est assez large pour que trois personnes puissent s'y promener.

» Dans cette grotte on a trouvé trente-neuf haches en pierres de toutes les couleurs, de belles perles vertes et une bague formée de petits grains blancs comme celles que l'on vend à la foire d'Auray... mais on n'y a pas trouvé de corps.

» Ces messieurs de Vannes disent bien qu'ils y ont trouvé des cendres, mais ils se trompent. Il n'y a jamais eu dans la grotte du Mont-Saint-Michel qu'une fée que saint Corneille y enferma le jour où il changea en pierres l'armée d'un païen. Pour l'empêcher de sortir de sa prison, les anges jetèrent sur la grotte de la vase et des cailloux.

» Vous savez que les fées finissent toujours par se convertir, et que c'est à cause de cela qu'il n'y en a presque plus aujourd'hui, parce qu'il ne s'en fait pas de nouvelles. Le jour où on les baptise, elles deviennent des femmes comme les autres femmes, seulement elles sont plus douces et elles aiment toujours leur mari.

» M'est avis que je n'ai pas épousé une fée, moi ; mais n'importe, je continue l'histoire telle qu'elle était écrite dans le cahier.

» Lorsque Richard se vit à côté du poulain noir, dans le pré du château, il remercia la fée qu'il prenait pour la sainte Vierge, mais la fée lui dit :

» — Je ne suis pas la sainte Vierge, je suis la fée

que saint Corneille avait fait enfermer par les anges, sous la butte Saint-Michel, parce que je gonflais la mer pour noyer les pêcheurs, et parce que je lançais le tonnerre sur les maisons des chrétiens. J'y ai pleuré pendant mille ans, puis j'ai invoqué les saints du paradis. Alors l'ange Michel est descendu dans ma prison et m'a dit : « Les Bretons » partent pour la Judée, si tu veilles sur eux pendant cent ans, si, au moyen de ton pouvoir diabolique, tu les aides à triompher des païens, l'évêque de Vannes te baptisera, et tu deviendras une femme à qui saint Pierre pourra ouvrir la porte du ciel. Mais si tu redeviens méchante, tu tomberas dans l'enfer, d'où tu ne sortiras plus.

» J'ai laissé sous la butte les haches de pierre avec lesquelles je lançais le tonnerre, les perles vertes avec lesquelles je gonflais la mer, la bague blanche avec laquelle j'empoisonnais les fontaines, j'ai coupé sur la lande une branche d'ajonc et j'ai été en Judée veiller sur les Bretons.

» Les nuits où les pierres vont boire, je reviens à Carnac pour les empêcher d'écraser les gens de la lande. Elles sont allées boire cette nuit, et comme tu étais encore trop faible pour rester seul là-bas, je t'ai emmené avec moi. Passe la journée dans ton château, et je te rapporterai à Jérusalem la nuit prochaine. »

» Pendant que la fée parlait, Richard la regardait et il la trouvait si belle, si belle qu'il en devint amoureux.

» Il lui dit alors :

» — Belle fée, quand pourrez-vous vous faire baptiser par l'évêque de Vannes ?

» — Aujourd'hui, si je n'étais pas forcée de te rapporter à Jérusalem. Les cent ans finissent à midi.

» — Eh bien ! portez-moi à Vannes, chez l'évêque ! »

» La fée porta Richard à Vannes, chez l'évêque. Ils arrivèrent au moment où midi sonnait. Les cloches de la cathédrale carillonnaient, les vicaires avaient des surplis blancs et l'évêque était sous le portail de l'église. Dès qu'il vit la fée, il lui dit :

» — Fée, saint Michel m'a prévenu que tu allais venir pour te faire baptiser, et il m'a dit de t'appeler Margareth. Viens. »

» L'évêque baptisa la fée. Le duc de Bretagne fut son parrain et la duchesse fut sa marraine.

» Dès qu'elle fut baptisée, Richard de Kermau s'approcha d'elle et lui dit :

» — Maintenant que vous êtes une femme, voulez-vous que je vous épouse ?

» Margareth rougit, mais la duchesse s'écria :

» — Certainement, il faut qu'ils se marient !

» L'évêque releva Richard de ses vœux, et la noce se fit le même jour. Comme Margareth n'avait pas d'armoiries, la duchesse lui donna les siennes, et voilà pourquoi il y a l'hermine de Bretagne sur la porte de mon moulin.

» Richard et Margareth vécurent très-vieux. Ils moururent le même jour, et on les enterra l'un à côté de l'autre dans le jardin de leur château. Dès que la fosse de Margareth fut comblée, des violettes blanches, comme on n'en trouve nulle part, poussèrent sur sa tombe. . . . .



Lorsque Pierre eut achevé son histoire, je lui demandai s'il croyait qu'elle fût vraie.

« Certainement elle est vraie, me répondit-il ; mon grand-père a lu le contrat de mariage entre Richard de Kermau et Margareth. Ce contrat était signé par le duc de Bretagne, et depuis ce temps-là l'aînée de nos filles s'appelle toujours Margareth, et leur marraine leur donne des yeux comme n'en ont pas les autres filles de Carnac. Tenez, je vais vous montrer ma Margareth. »

Il mit la tête à la fenêtre et appela une fillette de quinze ans qui gardait sur la lande cinq vaches tachetées et deux moutons noirs ; elle arriva en courant.

« Regarde monsieur, lui dit Pierre lorsqu'elle entra dans la chambre du moulin. N'aie pas peur, il veut voir si tes yeux ressemblent à ceux de ta marraine, la fée. »

La fillette, qui tortillait entre ses doigts un coin de son tablier, baissa la tête et releva sa paupière ombragée de longs cils bruns. Elle était charmante sous sa grande coiffe blanche, et ses yeux avaient la couleur glauque de l'Océan au mois d'août.

« Elle est aussi gentille que jolie, me dit le père en l'embrassant. Elle est travailleuse comme une mouche à miel et elle chante comme une alouette. Chante, petiote, la chanson de ta marraine. »

Pierre prit son biniou et Margareth chanta sans se faire prier la plus adorable mélodie bretonne que j'aie jamais entendue.

« L'air est de moi, dit Pierre lorsqu'elle fut achevée.

— Et les paroles ?

— Elles sont de Margareth. »

Lorsque vous irez à Carnac, cherchez sur la lande, la petite bergère qui pourrait broder, sur son mouchoir de toile grise, l'hermine de Bretagne, et faites-lui chanter sa chanson ; Margareth parle français, mais ne lui dites pas de mal de Carnac, elle s'enfuirait, car

Les filleules de Margareth  
N'aiment, comme les mouettes,  
Que la baie de Quiberon  
Et les pêcheurs qui y sont.

Si vous allez à Carnac pour savoir ce que renferment les vieux tombeaux, écoutez les histoires de Pierre ; si vous allez à Carnac pour apprendre à chanter comme chante la mer, écoutez les couplets de Margareth ; et, croyez-moi, allez à Carnac l'hiver, lorsque l'Océan écume et lorsque la lande est fleurie.

LOUIS DE LYVRON.

## TANTE GERTRUDE

(Suite.)

**L**e derviche, fidèle au rendez-vous que lui avait donné la grande Française, comme on appelait souvent mademoiselle de Roisé, s'était présenté chez elle au jour convenu. Gertrude était alors accablée par une fièvre intense et les deux servantes, fort tourmentées de la voir en cet état, reçurent assez mal le visiteur et le renvoyèrent sans l'écouter. Le saint homme, à la fois blessé dans son intérêt et dans son amour-propre, s'était retiré, fort peu satisfait, en murmurant des paroles de malédiction contre le *roumis*. Depuis lors il avait quitté la ville, sans doute pour faire dans les tribus des environs une de ces tournées lucratives, dont il avait contracté l'habitude ; mais le maître du café more, de qui l'on tenait ces détails, ne pouvait dire vers quel lieu il avait dirigé ses pas.

Cette circonstance, si minime qu'elle fût, tomba comme un coup de foudre sur mademoiselle de Roisé. Qui la guiderait maintenant vers cette tribu lointaine, dont le nom même lui était échappé ? Attendrait-elle le retour du marabout ? Mais qui

pouvait deviner combien de temps durerait son voyage ? Souvent il restait plusieurs mois sans paraître à Alger ; deux fois même ses absences avaient duré, l'une trois ans et l'autre plus encore. Était-il même bien certain qu'il retournerait jamais ? Que de périls ne courait-il pas, auxquels il pouvait succomber : la faim, la soif, la chaleur, les bêtes féroces et les maladies plus dangereuses encore pour un voyageur isolé et dépourvu de tout secours !

Le découragement, cette morne souffrance, plus énervante que la fièvre, plus accablante que le sirocco (1) s'empara de nouveau de la pauvre demoiselle. Toutes ses fragiles espérances, si longtemps et si imprudemment caressées, s'évanouissaient l'une après l'autre pour ne laisser à leur place que cette poignante réalité : son neveu vivait peut-être d'une vie plus misérable encore que celle de nos galériens, et la mort seule devait terminer son martyre, puisqu'il ne restait aucune chance de le découvrir !

(1) Vent du désert.



Pour comble d'infortune, tout en prenant part à ses chagrins, ses amis les plus chers traitaient de folie ses projets de perquisitions, et déployaient toute leur éloquence pour lui en démontrer l'inutilité. Le curé d'Évaux n'avait pas encore répondu au vicaire général, et aucune lettre d'Élisabeth ou de madame d'Estemont n'était venue apporter la moindre consolation à la pauvre Gertrude.

Un soir du mois de mars que pas une étoile ne brillait au ciel, que la lune se cachait sous des nuages d'un gris sombre, précurseurs de la tempête, et que le vent poussait avec violence, le long des rochers de la côte, les vagues écumantes, Gertrude, qui subissait, à son insu, l'influence de l'atmosphère, écoutait, avec une espèce de terreur superstitieuse le bruit sourd et confus de l'ouragan, au milieu duquel il lui semblait distinguer par intervalles des voix qui l'appelaient par son nom.

Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit avec fracas, laissant pénétrer à l'intérieur quelques rafales de la bise qui mugissait dehors, et un homme de haute taille se montra sur le seuil.

Mademoiselle de Roisé tressaillit involontairement à cette apparition inattendue, mais un cri joyeux s'échappa de ses lèvres quand, après avoir relevé l'abat-jour de sa lampe, elle reconnut le nouvel arrivé.

« Ah ! c'est vous, dit-elle en lui tendant la main avec une émotion qu'elle ne cherchait pas à contenir ; vous n'avez donc pas oublié votre vieille amie ? »

— Oublier ma bienfaitrice ! jamais ! répondit Jacques Topart avec vivacité. Dès que j'ai reçu votre lettre, j'ai fait ma malle et me voici, car le devoir avant tout, et mon devoir est d'être à vos ordres. Il y a donc du nouveau dans la situation, et votre neveu a donné signe de vie ?

— Hélas ! dit-elle, je suis moins avancée qu'il y a quinze jours ; mais parlons de vous d'abord : votre père se porte-t-il bien et vos affaires sont-elles en bon état ?

— Quant aux affaires, elles ne vont pas trop mal, répondit l'ancien sous-officier, et mon père est heureux comme un prince depuis qu'il a son fils auprès de lui pour l'aider à cultiver son bien, et ce bonheur il vous le doit tout entier ; puis il y a au pays une certaine Henriette Malé qui ne boude pas au travail non plus, et qui pourrait, d'ici à peu de temps, devenir une jolie petite madame Topart.

— Cœur d'or ! dit Gertrude attendrie. Et vous avez quitté votre fiancée sur un simple billet de moi ?

— Parbleu ! c'eût été du propre de vous laisser dans l'embarras quand un coup de main pouvait vous être utile. Henriette a bien un peu pleurniché au départ, mais la brave fille m'a approuvé tout de même, et d'ailleurs ce qui est différé n'est pas perdu. A quand donc l'expédition ? Tomberons-nous sur les Bédouins à coup de sabre et de fusil ? Je ne demande pas mieux que de les frotter d'importance, car j'ai un fameux compte à régler avec ces gredins !

— J'espère que notre campagne sera pacifique, au contraire, dit Gertrude, et qu'elle n'exposera à aucun danger sérieux le fiancé de mademoiselle Henriette ; mais soupçons d'abord, ajouta l'aimable fille, que l'arrivée et le dévouement de Jacques

avaient ravivée tout à coup, je vous confierai ensuite mes projets. »

Elle prit le bras du jeune homme pour passer dans la salle voisine, où le couvert était dressé, et comme autrefois elle trouva un grand plaisir à le voir manger d'un appétit robuste que l'air de France n'avait nullement amoindri ; elle lui servait les morceaux les plus délicats et lui faisait boire son meilleur vin, ayant des paroles charmantes pour lui exprimer son affection et le remercier de son zèle. Ce secours, presque inespéré, quoique sollicité vivement, lui avait fait reprendre courage. Le cœur de l'homme ne demande qu'à espérer, comme la balle élastique à rebondir ou le roseau à se redresser après l'orage.

« Mon neveu est encore en vie, dit-elle à Topart pendant qu'ils savouraient ensemble un délicieux café ; je le sens aux battements de mon cœur, aux rêves de mes nuits, aux mouvements précipités de mon sang dans mes veines.

— Alors cela doit être certain, » répondit Topart qui avait presque achevé une seconde bouteille de vin de la Malgue.

Elle lui raconta ensuite sa visite au marabout, et lui montra le scapulaire brodé, seule preuve sur laquelle reposait l'échafaudage de ses espérances.

« Parfait, dit encore Jacques, nous irons chercher le lieutenant jusqu'au fond du désert s'il le faut, et nous l'arracherons des mains de ces affreux Bédouins.

— Ainsi soit-il, » dit Gertrude en conduisant son hôte dans la jolie petite chambre qu'il avait occupée jadis.

La nuit se passa pour Jacques à réparer par un profond sommeil les fatigues du voyage, pour mademoiselle de Roisé à organiser en idée l'expédition qu'elle projetait, à repasser dans sa mémoire les paroles du marabout.

A force d'y songer, elle crut se souvenir que c'était chez les Ysserts ou chez les Plissas qu'une vieille femme avait donné à ce derviche vagabond le scapulaire vendu depuis à Ben-Amelaoui, et elle se résolut aussitôt à commencer chez eux ses recherches.

## XIV

On était en l'année 1834, et de graves événements s'étaient passés en Algérie depuis l'arrivée de Gertrude.

Grâce à l'héroïsme du capitaine d'Armandy et du mamelouk Youssouf, déjà officier des chasseurs d'Afrique, la ville de Bone, qui dès le commencement de la conquête s'était soumise volontairement à la domination française, mais que la trahison avait ensuite livrée au bey de Constantine, venait de rentrer sous notre obéissance, et presque toutes les tribus environnantes demandaient l'aman aux vainqueurs ; mais Abd-el-Kader, proclamé Emir El-Moumenim (prince des croyants) par les tribus de l'ouest, rassemblées dans la plaine d'Eghris, non loin de Mascara, prêchait la guerre sainte (ou djehad) prescrite comme obligatoire par le Koran, et commençait à se poser en sultan de l'Afrique. Bientôt on le vit, à la tête d'un assez grand nombre de Bédouins que sa parole éloquente avait rangés sous



son commandement, attaquer la ville d'Oran, l'une des plus considérables de l'Algérie, qui ne résista qu'avec peine à ses héroïques efforts.

Peu de temps après, une expédition, partie de Toulon sous les ordres du général Trézel, se dirigeait directement sur Bougie, où, de temps immémorial, les Kabyles se rassemblaient pour échanger leurs récoltes et les fruits de leurs travaux industriels. Bougie fut prise, malgré la résistance acharnée de ses intrépides défenseurs, qui, transformant chaque maison en véritable forteresse, se battirent quatre jours entiers jusqu'à ce que la ville ne fût plus qu'un monceau de ruines ; mais aux environs d'Alger et sur divers points de nos possessions d'Afrique, les Kabyles exerçaient de terribles représailles ; les Français isolés ou disséminés en forces insuffisantes étaient assassinés dans la campagne, et les Hadjoutes, race féroce et sanguinaire, ayant pris ouvertement les armes, pillèrent et massacrèrent une tribu alliée. Cependant le capitaine de Lamoricière, chargé de venger cette infraction flagrante au traité conclu, venait d'opérer sur leur territoire une terrible razzia, et le général Voirol, gouverneur par intérim, méditait déjà une répression plus efficace encore.

Tel était l'état de l'Algérie lorsque mademoiselle de Roisé projetait si témérairement de pénétrer chez les Kabyles et de parcourir leurs tribus.

Son premier soin fut d'envoyer Jacques Topart à la recherche de quelques braves soldats français, qui, ayant fini leur temps de service, consentiraient à prix d'argent à s'associer à son entreprise. Il en trouva plusieurs, et, d'après les ordres de Gertrude, il en choisit quatre seulement parmi ses anciennes connaissances, tous gens de cœur et de bonne conduite, sur la fidélité desquels on pouvait compter ; c'était tout ce qu'il fallait pour la défendre au besoin contre les bêtes féroces et les bandits isolés qu'elle pouvait rencontrer en chemin.

Pendant que l'ancien sous-officier s'occupait à les pourvoir d'habits bourgeois, d'armes et de chevaux, mademoiselle de Roisé obtenait du gouverneur un sauf-conduit, ou lettre de recommandation pour les kaid ou les oumena des différentes tribus. Une autre sauvegarde lui était ménagée par la supérieure des sœurs de Saint-Joseph. Cette bonne religieuse venait de soigner, à l'hôpital d'Alger, et de rendre à la vie, pour ainsi dire, un Kabyle blessé et fait prisonnier. Elle conduisit Gertrude auprès de son malade, très-reconnaissant des soins qu'elle lui avait prodigués, et elle lui demanda l'*anaya*, « ce sultan des Kabyles, auquel aucun sultan du monde ne saurait être comparé, car il fait le bien et ne prélève point d'impôts (1). »

L'*anaya* est quelquefois une lettre, quand il vient d'un thaleb, mais le plus souvent c'est un objet matériel, un fusil, un sabre, un burnous, connu dans le pays pour appartenir à celui qui l'accorde. Muni de cette espèce de sauf-conduit, un voyageur recevra aide et protection de tous les amis du donateur ; et, s'il le tient d'un marabout, il peut, dans toutes les tribus qu'il traverse, réclamer la sauvegarde des autres marabouts, qui ajou-

tent aussitôt leur *anaya* à celui de leurs confrères (1).

Le malade de l'hôpital d'Alger était un simple guerrier de la tribu des Yssers, ne sachant ni lire ni écrire, mais très-connu dans les montagnes par sa bravoure et ses exploits. Tout fier et tout heureux de la confiance de sœur Marie-Clotilde, il s'empressa de détacher de ses grandes bottes en cuir rouge la longue broche de fer qui lui servait d'épée et dont la forme particulière était connue parmi les siens, puis il les remit à Gertrude en l'assurant qu'avec ce gage elle voyagerait plus sûrement parmi les Yssers que sous la protection d'un bataillon.

Mademoiselle de Roisé serra précieusement ce singulier passeport, et, ne voulant pas être en reste de politesse avec Ben-Kadour, elle lui offrit une montre d'argent qu'elle envoya chercher pour lui chez un horloger nouvellement établi dans la ville ; puis, après avoir remercié la supérieure et s'être recommandée à ses prières, elle retourna au logis pleine de joie et d'espérance. Mais, plus encore que les vents et les flots de la mer, le cœur humain est sujet à subir les changements d'une atmosphère bien autrement variable que celle dans laquelle l'homme respire. La quiétude parfaite est le privilège des élus dans le paradis, mais elle n'existe point ici-bas. En rentrant chez elle, avec l'étrier de fer, gage de sécurité et de protection, soigneusement enveloppé dans un petit sac de toile, Gertrude trouva M. Martineau qui l'attendait dans le salon.

Ce jeune officier de marine venait d'avoir un congé pendant lequel, ayant fait en touriste le voyage de Suisse, il avait été agréablement surpris de rencontrer, au bord du lac de Genève, madame Elisabeth de Roisé, plus fraîche et plus jolie que le jour où elle l'avait chargé jadis d'une lettre pour Victor ; elle était accompagnée, disait-il, d'une dame d'une quarantaine d'années, sa mère peut-être, et appuyée sur le bras d'un homme de haute taille. M. Martineau avait salué la jeune femme, mais elle n'avait pas eu l'air de le reconnaître, et il n'avait point osé s'approcher d'elle, comme la pensée lui en était venue d'abord.

Ce simple récit jeta un trouble extrême dans l'esprit de Gertrude. Quel était ce jeune homme, sur le bras duquel s'appuyait Elisabeth ? M. Verdier sans doute ; et peut-être madame d'Estemont, habituellement si casanière, n'avait-elle conduit sa fille en pays étranger que pour échapper aux caquets des habitants de la petite ville et lui faire contracter loin de leurs commérages le mariage qu'elle projetait ; mais s'il en était ainsi, la lettre du vicairé général n'était plus une garantie suffisante contre cette union criminelle, le curé d'Evaux n'étant plus à même de s'y opposer au besoin.

Ces diverses réflexions se présentaient à la fois à l'esprit de mademoiselle de Roisé, et il lui fallut

(1) Diction Kabyle.

(1) Les Kabyles tiennent infiniment à l'inviolabilité de leur *anaya*, et, s'il arrivait qu'il fût méconnu, leurs parents et leurs amis, quelquefois même leur tribu tout entière, embrasseraient sa cause pour l'aider à punir les violateurs de cette loi d'hospitalité.



toute sa force d'âme pour dissimuler ses inquiétudes poignantes et pour continuer ses préparatifs de voyage.

Une excellente mule, au pied très-sûr, avait été choisie pour servir de monture à la grande Française; mais par égard pour l'âge avancé de cette courageuse fille, le gouverneur général avait donné l'ordre de mettre à sa disposition une de ces petites voitures appelées *voitures-Masson* (1), destinées au transport des blessés; elle l'avait acceptée avec reconnaissance, prévoyant qu'il lui serait difficile de faire de longues courses à cheval.

Le lundi 2 avril, à six heures du matin, mademoiselle de Roisé, après avoir entendu la messe et reçu la bénédiction du vicaire général, dit adieu à ses nombreux amis, rassemblés sur la place, et sortit d'Alger par la porte *Bab Azoum*, suivie de Jacques Topart, des quatre Français qu'il avait enrôlés, de François, son valet de chambre, d'un soldat du train des équipages, conduisant la *voiture-Masson*, et de deux guides arabes, montés sur des mulets, chargés de bagages.

Le soleil se levait radieux de son lit de pourpre et d'or, embrasant la terre et la mer et versant des flots de lumière sur les montagnes de l'Atlas.

La petite caravane suivait un chemin passant devant les écuries de l'agha des janissaires; elle avait à sa droite les crêtes de la Bou-Zarrah et de Mustapha supérieur, se dessinant vigoureusement sur l'azur des cieux; à gauche la rade d'Alger, le cap Matifoux et la pointe Pescade, avec leurs sinuosités grandioses. Les brises marines répandaient dans les airs de vivifiantes émanations, le *Sahel* d'Alger étalait de toutes parts ses jardins verdoyants, parsemés de jolies maisons de campagne et protégés contre les maraudeurs par de fortes haies de cactus. Un assez grand nombre d'Arabes, de Mores ou de Kabyles, chassant devant eux leurs *bourricos*, chargés de fruits ou de légumes, croisaient nos voyageurs sur la route en faisant entendre ce cri bien connu des habitants des villes: *balek, balek, gare! gare!*

Bientôt la petite caravane arrivée dans un pays insalubre et marécageux traversa l'Arrache, dont les eaux verdâtres coulent lentement parmi les lauriers-roses, près de la *Maison Carrée*, vaste bâtiment couronnant un coteau, couvert de bruyères et de fourrés épineux, où l'agha entretenait deux mille cavaliers pour recouvrer les impôts dans les douairs de la Mitidja et les villages de Kabylie.

« Je crois qu'il est grand temps de donner le signal du déjeuner, dit Gertrude qui jusqu'alors était restée bravement à cheval, mais qui commençait à sentir le besoin d'un instant de repos.

— Ma foi, mademoiselle, ce sera bien fait, répondit Jacques Topart, car ce vent salé de la mer vous creuse l'estomac d'une terrible façon. »

On fit halte à l'ombre des lentiques et des lauriers-roses; mademoiselle de Roisé, assise un peu à

l'écart de sa petite troupe, suça à peine une aile de poulet, que le valet de chambre lui servit sur une petite assiette d'étain, la seule qu'on eût apportée, tandis que les militaires dévoraient gaîment un pâté froid et un énorme gigot de mouton, et que, par ordre de Gertrude, les deux guides eux-mêmes, quoique obligés par leur convention de pourvoir à leur nourriture, recevaient leur part du festin.

Pendant qu'ils mangeaient accroupis sur le sol, deux corbeaux, le mâle et la femelle, quittant les branches d'un arbre sur lequel ils étaient perchés, se mirent à voltiger devant eux.

« *Maçaoud et muçaouda* (l'heureux et l'heureuse), s'écria l'un des Arabes, le prophète l'a dit, c'est signe de bonheur.

— Vous l'entendez, mademoiselle, dit l'ex-sous-officier en se rapprochant de Gertrude et s'asseyant auprès d'elle.

— Dieu fasse que le prophète ait eu raison cette fois, répondit-elle en souriant. Aviez-vous déjà traversé ce pays, mon cher Jacques?

— Non, répondit-il en regardant autour de lui, ce n'est point de ce côté que je me suis battu, et c'est vers le Tell que j'ai été emmené prisonnier; mais on prétend que les Kabyles sont encore plus méchants que les Bédouins, ce qui n'est pas peu dire, ma foi!

— Il est certain qu'ils ne sont point de la même race et qu'ils n'ont pas les mêmes mœurs, reprit mademoiselle de Roisé, qui avait étudié avec soin l'histoire de l'Algérie. Les Arabes, mêlés aux anciens Numides, en ont conservé les mœurs et les usages: comme eux ils habitent sous des tentes qu'ils transportent d'un lieu dans un autre dès qu'ils ont épuisé autour de leur campement les pâturages nécessaires à leurs troupeaux; ils sont, comme étaient les Numides, maigres, basanés, excellents cavaliers, montant à poil sur des chevaux infatigables, ne livrant jamais de bataille rangée, mais fondant à l'improviste sur leurs ennemis et les harcelant sans cesse, tels enfin qu'ils apparurent aux Romains, plus d'un siècle avant Jésus-Christ.

« Les Kabyles, au contraire, autrefois nommés Berbères, plus grands, plus robustes, d'un aspect plus féroce, sont agricoles et industriels; ils ont des résidences fixes et paraissent attachés au sol natal. D'une nature belliqueuse et chérissant par-dessus tout l'indépendance, ils l'ont constamment défendue contre les divers dominateurs de l'Afrique, Romains, Vandales, Arabes ou Turcs. Retranchés dans leurs montagnes, ils ne faisaient aucun cas des injonctions des deys d'Alger, qui voulaient les soumettre à payer un tribut, et ce n'était qu'en usant de ruse et d'adresse que ces princes parvenaient à en tirer de l'argent. Lorsque les troupeaux des Kabyles descendaient dans la plaine, souvent les janissaires et les Maggans se jetaient sur les gardiens qu'ils faisaient prisonniers, pour s'emparer des bestiaux, que les propriétaires étaient obligés de racheter; mais souvent aussi les redoutables montagnards, cachés dans leurs profonds ravins, attaquaient à l'improviste les chefs arabes, chargés d'apporter à Alger les tributs de leurs provinces, et s'enrichissaient de leurs dépouilles. L'origine de ces peuplades, perdue dans la nuit des temps, a

(1) C'est le nom donné à ces voitures, dont le fond est un châssis en fer muni de fortes sangles, sur lesquelles on place un matelas; elles sont recouvertes avec des cerceaux soutenant une toile tendue qui préserve le malade de la pluie ou du soleil. Le nom de *voitures-Masson* leur vient de celui de l'inventeur.



fourni un vaste champ aux conjectures des écrivains qui ont voulu s'occuper d'eux; aucun n'a acquis la certitude à ce sujet. Il est probable cependant que, venues dans des temps très-reculés du centre de l'Asie, et descendues par l'Égypte sur les côtes africaines, elles occupèrent d'abord les plaines fertiles du littoral et les versants de l'Atlas, mais que, vaincues par Théodose, après une lutte de plusieurs années, et ne voulant point subir la loi du vainqueur, elles se réfugièrent dans cette chaîne de montagnes, coupée en deux par le Djurjura (1), et qui s'étend de Tizzi-ou-Zou jusqu'à Dellys, Sétif et Bougie. Mais voilà assez de bavardage de ma part, ajouta Gertrude en souriant, nos compagnons ont achevé leur repas et nos montures aussi.

— Une plus longue course à cheval dans ces chemins du diable (2) fatiguerait à coup sûr mademoiselle, lui dit François tout en serrant les restes du déjeuner; mademoiselle agira sagement en montant dans la voiture.

— Il le faut bien, répondit-elle avec un soupir; il fut un temps où j'ai fait jusqu'à dix ou douze lieues par jour et sans éprouver la moindre fatigue, sur des routes bien autrement difficiles, mais trente ans de plus sont un lourd fardeau.

Elle monta dans la *voiture-Masson*, et la petite troupe commença à graver lentement une colline escarpée. Bientôt un magnifique panorama s'offrit à ses regards : c'était l'immense plaine s'étendant du cap Matifoux aux massifs du Sahel, toute couverte de riches cultures et se déroulant jusqu'au pied de l'Atlas, dont les crêtes aiguës se découpaient en silhouette sur le bleu profond du firmament.

Les pentes cependant se raidissaient de plus en plus, les terres cultivées disparaissaient remplacées par de hautes bruyères que des roches perçaient en divers endroits. Le caroubier, le chêne-liège, le lentisque et l'olivier sauvage s'entrelaçaient avec les lauriers-roses et les genêts épineux pour former d'inextricables maquis; les chevaux glissaient à chaque instant, et les cavaliers étaient obligés de se coucher sur leur selle pour garantir leur visage des branches mortes qui leur barraient le passage.

Ils arrivèrent bientôt au col des Beni-Aïcha, ayant en face, à l'horizon, la masse sombre et gigantesque du Djurjura, dont les sommets, couverts de neiges éternelles, resplendissaient comme des blocs de diamant sous les rayons du soleil d'Afrique.

« Si j'ai bien compris le récit du lieutenant Sager, dit Gertrude à Topart, c'est près d'ici ou dans un lieu semblable que mon neveu a disparu. Qui

sait si, dangereusement blessé par un coup de fusil, il ne sera pas tombé au milieu de ces bruyères géantes, qui l'auront dérobé aux regards de ses compagnons d'armes ?

— C'est fort probable, » répondit l'ex-sous-officier qui, comme le gendarme de la chansonnette, était toujours de l'avis de l'autorité supérieure.

Pendant qu'ils échangeaient ces mots, un homme de grande taille, vigoureux et bien bâti, arrivait tout à coup par le versant opposé. Il avait le teint blanc et les yeux bleus, comme un habitant du nord, et ne portait pour tout vêtement qu'une *chalouba*, espèce de chemise de laine descendant jusqu'aux genoux. Ses jambes étaient nues, mais des morceaux de peau de chèvre, grossièrement taillés et retournés, le poil en dedans, étaient attachés à ses pieds par des bouts de ficelle; sa tête était couverte d'une *chechia* fort sale; il portait un long fusil, et son visage avait quelque chose de farouche qui lui donnait l'air d'un bandit véritable. Gertrude ne put retenir à sa vue un léger mouvement d'effroi, mais ce sentiment redoubla d'intensité en voyant presque aussitôt déboucher sur le plateau de la colline un autre Kabyle presque entièrement semblable au premier, si ce n'est qu'un burnous d'un blanc douteux et percé de trous complétait sa toilette, et qu'il portait sur la tête un espèce de haïck, retenu par une corde de chameau. Après celui-ci il en vint un troisième, puis un autre, et ainsi de suite jusqu'à dix au moins. Les soldats français regardèrent Jacques Topart, prêts à faire le coup de feu au premier signal, et l'ex-sous-officier n'aurait pas mieux demandé que d'attaquer ces nouveaux venus, mais un signe de Gertrude arrêta ses dispositions belliqueuses.

« Qui sont ces hommes et n'avons-nous rien à craindre d'eux ? demanda-t-elle à demi-voix au plus intelligent de ses guides.

— Rien, par Mahomet, ce sont de bons paysans revenant du marché, où ils auront vendu leurs bœufs, leurs vaches ou leurs moutons.

— La paix soit avec vous, dit Gertrude aux Kabyles en faisant appel à ce qu'elle savait de leur langage; sommes-nous loin des Yssers ?

— Que Dieu favorise tes projets, répondit l'un d'eux en considérant avec surprise cette petite troupe d'étrangers accompagnant une vieille femme; tu as devant toi le mamelon des Yssers et à ses pieds le caravansérail, où tu trouveras tout ce que tu désires, si c'est pour acheter que tu t'y rends.

Il s'éloigna avec ses compagnons, et nos voyageurs enfilèrent presque aussitôt le chemin par lequel les Kabyles étaient venus, descendant par un plan légèrement incliné vers la vallée de l'Oued-Ysser, qui sillonne une plaine fertile, où les prairies émaillées de fleurs remplaçaient les palmiers nains et les bruyères arides.

Comtesse DE LA ROCHE-RE.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Le mont Ferratus des Romains, qu'ils avaient ainsi nommé, à cause de l'opiniâtre résistance de ses habitants.

(2) Depuis la soumission de la Kabylie, en 1837, des routes militaires ont été tracées dans ce pays sauvage, et une bonne diligence conduit maintenant les voyageurs d'Alger à Tizzi-ou-Zou, sans fatigue ni périls.



## NOËL

Le givre sur les branches  
Met ses dentelles blanches,  
De plus fine façon  
Que le point d'Alençon. —  
Pour qui donc ces dentelles,  
Si riches et si belles ?

Pour le céleste Ami  
Dans la crèche endormi.

La neige orne la terre  
D'une toison légère,  
Et ce tapis soyeux  
Réjouit tous les yeux. —  
Pour qui, neige si fine,  
Ton blanc tapis d'hermine ?

Pour le Divin Enfant  
Qui marche triomphant !

La lune et les étoiles  
Dissipent tous les voiles  
Et brillent doucement  
Au fond du firmament. —  
Astres pleins de mystère,  
Pour qui votre lumière ?

Pour le Verbe incarné  
Qui dans l'étable est né !

Pinsons, bouvreuils, linottes,  
Ont de plus fraîches notes,  
Et les chardonnerets  
Chantent tout guillerets. —  
Oiseaux de tout plumage,  
Pour qui ce beau ramage ?

C'est pour le Roi des rois  
Qui doit mourir en croix !

La mer et les montagnes,  
Les bois et les campagnes  
Et tous les éléments  
Ont des tressaillements. —  
Nature, qui te presse,  
D'où vient donc cette ivresse ?

Je rends à mon Jésus  
Grâce des dons reçus !

Toute âme est éclairée  
De cette aube sacrée,  
Et pousse un cri d'amour  
En saluant le jour. —  
Quel est ce cri de fête  
Que toute âme répète ?

C'est le chant solennel  
Pour célébrer Noël !

WILHEM.



# REVUE MUSICALE

LA COLOMBE — LES DRAGÉES DE SUZETTE —  
LE SORCIER — BETTINA  
LA SONATE DU CLAIR DE LUNE, DE BEETHOVEN  
NOUVEAUTÉS DU MOIS.



Il n'y a que les véritables admirateurs des grâces de la nature qui descendent dans les imperceptibles détails de la flore champêtre. De grands jardins symétriques où se pavant des corbeilles de fleurs choisies, des ruisseaux qui tombent mélodieusement en cascades, des avenues sablées que nivelle périodiquement le sécateur, le ban et l'arrière-ban de tous les rosiers connus, quelques quartiers de roches apportés à grands frais sous un saule qui n'a pas de larmes, voilà ce qu'en général on vient admirer dans nos campagnes.

Franchissons la grille, suivons ce frais sentier qui borde la rivière et venons nous asseoir quelques minutes dans cette vallée que les oiseaux connaissent seuls. Là tout est ombre et mystère, fraîcheur et parfums sauvages, grandeur et naïveté. Les camélias sont absents, les lis, les azalées, les cactus, les glayeuils se donnent rendez-vous ailleurs ; on n'aperçoit dans ce coin solitaire que la pervenche, le muguet, le bouton d'or, la pâquerette, les sauges et la violette des bois cachée dans son nid de mousse. Mais quelle grâce dans cette parole bleue qui s'est frayée un passage à travers les ajoncs innombrables ! quelle senteur pénétrante s'échappe de ces petites cloches blanches qui sonnent l'heure de la rêverie. Comme ce charmant peuple de fleurs vit en paix dans son frais asile, quelle calme et édifiante fraternité ! Nul jardinier émérite n'a contourné cette tige, ni changé par la greffe la couleur de ses pétales. Aucune main profane n'a placé sous le soleil la pauvrete qui se plaît à l'ombre. C'est le bon Dieu qui gouverne tout ici. Seul il envoie la lumière et la rosée, seul il souffle la brise et fait murmurer le ruisseau. C'est d'une de ces filles de la vallée, chères lectrices, que je veux vous parler aujourd'hui. Elle ne fera pas grand bruit de par le monde, je vous assure. Il est probable même qu'elle mourra comme elle aura vécu, inconnue de la foule. Quelque passant peut-être l'aura aperçue à travers les hautes herbes de la rive ; un doux parfum sera monté d'elle jusqu'à lui ; il aura fait une halte d'un moment devant sa retraite embaumée, puis il aura poursuivi son chemin, ne gardant de la pauvre petite qu'un suave et trop éphémère souvenir. Hélas ! ce sera toute son odyssée.

Eh bien, cette fleur agreste et rare, elle a une voix

elle bat des ailes, elle sait dire et chanter de charmantes choses. On la nomme la Colombe. Elle est née à Bade, il y a cinq ou six ans, et c'est M. Gounod qui l'a tenue sur les fonts de baptême. Comme je la trouvais très-naïve, quelque peu sauvage même, et plutôt douée pour la vie intime que pour le grand mouvement du monde, je me mis à l'observer, à la questionner, à l'entourer de soins délicats ; dès lors, elle devint avec moi aimable et familière, et nous sommes aujourd'hui les meilleurs amis du monde. La fleurette se montrant très-causeuse, nous échangeâmes de longues histoires. En voici une qu'elle me conta avec un petit mélange de candeur et de finesse qui m'est resté dans le souvenir :

Un jeune seigneur florentin s'est ruiné de fond en comble, et n'ayant plus ni sou ni maille, s'est caché dans une maisonnette de campagne où il vit de sa chasse, n'ayant d'autre distraction qu'une colombe apprivoisée. Sylvie, jeune femme qui possède un château aux alentours, entend parler de la colombe du seigneur Horace et se met dans la tête de l'obtenir de son maître. Donc, elle la lui envoie un jour marchander par son majordome. L'offre rejetée avec indignation, il ne reste plus à la châtelaine que la ressource d'une démarche personnelle. Elle se rend à la chartreuse du jeune ermite. Grand émoi dans l'humble mesure. La dame est jolie, la course est longue, il faut offrir à la belle Sylvie un morceau à se mettre sous la dent. Mais comment faire, grand Dieu ! la chasse a été mauvaise ? il n'y a dans le jardin que des choux et des radis ; repas, hélas ! trop frugal pour une grande dame ! et cependant elle a de si beaux yeux et de si jolies petites perles entre les lèvres ! c'est désolant, c'est navrant. Il vient à Horace une idée foudroyante. La colombe sera le rôti qu'il va servir à sa jolie convive, mais que de lottes, que de désespoir devant ce pauvre oiseau qui semble prévoir son triste sort et demander grâce de sa voix la plus tendre. Enfin ordre est donné ! on va plumer et déguster la victime. Pendant les apprêts du festin, la châtelaine cause avec le jeune seigneur ; elle lui découvre du cœur, de la générosité. Elle est veuve, seule et libre. Un mariage ne demande pas d'éternelles longueurs, on se convient, on s'entend, la cérémonie est fixée à peu de jours !

Voici Horace au comble du bonheur, et cependant une larme roule dans ses yeux ; pauvre colombe, elle était si douce et si charmante, et vous l'auriez tant aimée, Sylvie ! tout à coup l'oiseau roucoule, c'est bien sa voix, c'est bien sa note plaintive ; qu'est-il arrivé ? Le majordome entre tout plein d'anxiété, son maître va le gronder, le chasser peut-être ! Le malheureux n'a pas eu le courage de sacrifier la colombe ; il a



trouvé sous sa main un perroquet qui, d'aventure, était venu s'abattre dans le jardin de l'ermitage ; bref, il reste au jeune Florentin une colombe et une femme aimée, deux trésors dont il apprécie toute la valeur.

C'est sur ce petit thème si délicat et si gracieux dans sa simplicité, que M. Gounod a brodé sa composition nouvelle qui, bien que représentée à l'Opéra-Comique, n'a pas les proportions nécessitées par un théâtre de cette importance. *La Colombe* est un proverbe ; mais un proverbe dont la musique est discrète, souriante, parfois comique, parfois attendrie. Ce qui la distingue particulièrement, c'est un goût exquis dans toutes les parties de l'œuvre. Il y a deux couplets mutins chantés avec beaucoup de verve par mademoiselle Girard. La romance de Capoul est une délicieuse inspiration ; la mélodie chantée en sourdine par les violons a produit un excellent effet ; le terzetto et le quatuor qui terminent le premier acte sont écrits avec un charme et une distinction rares. Au deuxième acte, l'air du majordome plein de chaleur et de franchise, un duo très-énergique, une romance de soprano et un finale très-babilement conduit, complètent l'ouvrage qui, sans être de nature à impressionner vivement le public vulgaire, sera remarqué et apprécié par les amateurs délicats.

Nous sommes dans la saison où les œuvres ambitieuses rentrent dans leurs cartons respectifs ; les petits ouvrages de proportions discrètes accourent en foule, l'oreille avide et le cœur frémissant. Parfois dans ce nombre où presque tous succombent, quelques-uns se signalent par des lueurs auxquelles on prédit dans l'avenir la clarté brillante d'un phare. C'est le feu follet qui s'agrandit, et finit par devenir une des illuminations du monde artistique. Je ne sais si l'on doit attendre de M. Salomon une marche si glorieuse, mais assurément il a fort habilement taillé sa plume, lorsqu'il a écrit la musique des *Dragées de Suzette*, opéra comique en un acte, représenté au Théâtre-Lyrique, et dont MM. Barbier et Delahaye ont fait les paroles. Ce n'est pas dans un cadre si restreint et avec un libretto si léger, que le jeune compositeur a pu donner l'entière mesure de son talent. On a pu constater néanmoins que M. Salomon est un musicien sérieux. Il a pris pour modèle les maîtres classiques, ce qui prouve son bon sens et son bon goût. Une harmonie simple et neuve, point d'arpèges ni de bruit insolite, un style gracieux et mouvementé, beaucoup de distinction dans l'inspiration mélodique ; telles sont les qualités de ce petit ouvrage, dont l'auteur nous paraît être appelé à un rang très-honorable dans la pléiade des compositeurs de musique.

Sur un livret du genre Pompadour, une dame du monde qui a fait souvent applaudir, dans les salons, de jolis proverbes, vient de créer un opéra comique en un acte, dont les habitués du Théâtre-Lyrique ont paru fort satisfaits : *Le Sorcier*. L'inspiration en est facile. Nous avouons, pour notre part, que l'ouvrage de madame Anais Marcellly manque d'éléments nouveaux. On y retrouve, à chaque morceau, les lieux communs du vieil opéra comique. Certes il y avait de charmantes choses dans les ouvrages que nos pères ont admirés ; et ce sont celles-là que l'on doit choisir, si l'on en veut suivre les allures ; mais il s'y trouvait des rengaines que l'esprit moderne réprouve et qui

d'ailleurs n'avaient aucune espèce de valeur. C'est une ornière qu'il est prudent d'éviter quand on rêve aux triomphes de la célébrité.

Les Fantaisies-Parisiennes ont donné, il y a peu de temps, un opéra comique en un acte de M. Émile de Najac, pour les paroles, et de M. Léonce Cohen, pour la musique : *Bettina*. Encore un grand prix de Rome qui a longtemps attendu l'heure des débuts. M. Léonce Cohen a pris, du premier coup, une excellente position dans l'estime du public. Plusieurs morceaux ont été applaudis de toute la salle. Le livret, sans aucune valeur, n'était guère de nature à inspirer le musicien, et cependant l'ouvrage du jeune compositeur a produit un excellent effet.

Nous sommes persuadée d'être agréable à nos lectrices, en leur traduisant un épisode de la vie de Beethoven, raconté par *l'Orchestra*, journal de musique de Londres.

C'était à Bonn. — Un soir, la lune brillait au ciel ; j'allai prendre Beethoven pour faire une promenade et l'emmener ensuite souper avec moi. Nous passions par une rue étroite lorsqu'il s'arrêta soudain :

« Chut ! dit-il, qu'entends-je là ?... c'est ma symphonie en *fa*. Puis vivement : Écoutez comme c'est bien joué ! »

L'habitation devant laquelle nous nous trouvions était pauvre et chétive ; nous nous arrêtâmes, prêtant l'oreille ; l'exécution continua ; mais au milieu du finale, il y eut tout à coup une interruption, et l'on entendit une voix de femme jeune qui disait presque en sanglotant :

« Je ne puis aller plus loin... c'est si beau pourtant ! mais c'est d'une difficulté au-dessus de mes forces... Que ne donnerais-je pas pour assister au concert de Cologne ! »

— Ah ! ma sœur, reprit une voix d'homme, pourquoi vous créer ainsi des regrets, puisqu'il n'y aucun remède ? à peine pouvons-nous payer notre loyer, vous le savez bien !

— Je le sais trop, dit l'autre voix ; pourtant je désirerais tant une fois en ma vie entendre de la vraie bonne musique... »

Beethoven me regarda et me dit :

« Entrons ! »

— Entrer, exclamais-je, que ferons-nous là dedans ?

— Je jouerai pour elle, dit-il avec un accent ému. Dans ce réduit se trouvent le sentiment, le génie, le jugement : je jouerai pour elle, et elle l'appréciera. »

Avant que je pusse le retenir, il entra. Un jeune homme pâle, assis devant un établi, fabriquait des souliers, et près de lui, appuyée tristement sur un vieux piano, se tenait une jeune fille dont une forêt de beaux cheveux blonds inondait en boucles soyeuses la figure penchée ; tous deux étaient très-propres, quoique pauvrement vêtus. Ils se levèrent à notre brusque arrivée et se tournèrent vers nous d'un air surpris.

« Pardonnez-moi, dit Beethoven ; mais j'ai entendu de la musique et j'ai eu envie d'entrer, car je suis musicien aussi. »

La jeune fille rougit, le jeune homme devint grave.

« J'ai aussi écouté la conversation que vous aviez ensemble, continua le maître... Vous désiriez en-



tendre... c'est-à-dire... voulez-vous que je vous joue quelque chose ? »

Ce singulier préambule, la manière indécise dont il fut débité et enfin l'air de bonhomie qui l'accompagnait, rompirent la glace du premier abord. Le frère et la sœur sourirent involontairement.

« Merci monsieur, dit le cordonnier, mais notre piano est en bien mauvais état, et d'ailleurs nous n'avons pas de musique.

— Pas de musique, s'écria Beethoven ; comment fait donc mademoiselle pour apprendre ? »

Il s'arrêta tout interdit, car en regardant plus attentivement la jeune fille, il s'aperçut que, quoique ses yeux fussent ouverts, elle était aveugle.

« Oh ! je vous demande bien pardon, balbutia-t-il, je n'avais pas remarqué... Alors vous jouez d'après l'oreille seule ?

— Uniquement, lui fut-il répondu.

— Et où apprenez-vous la musique que vous essayez, puisque vous ne fréquentez pas les concerts ?

— J'avais coutume d'écouter une dame qui habitait près de chez nous, à Bruhl. Pendant les soirées d'été, ses fenêtres restaient ouvertes et je me promenaux au-dessous pour l'entendre.

— Et vous n'avez jamais entendu d'autre musique ?

— Aucune, si ce n'est la musique des rues. »

Elle parut si confuse en finissant ces paroles que Beethoven ne dit plus rien ; mais s'asseyant tranquillement devant le piano, il se mit à improviser. Jamais depuis que je le connaissais, je ne l'avais vu plus inspiré qu'en face de cette pauvre aveugle. Le frère et la sœur étaient comme frappés d'extase et de ravissement. Nous étions tous plongés dans un rêve étrange, tremblant à chaque seconde d'en être brusquement tirés. — Soudain la flamme de la seule chandelle qui éclairait le modeste logis, pâlit, vacilla, puis s'éteignit... Beethoven s'arrêta ; je me précipitai vers la fenêtre, j'ouvris les volets et la lune remplit la chambre de sa blanche clarté. Le rayon de l'astre frappait en plein sur le maître au piano. Mais la chaîne de ses idées parut avoir été rompue par cet incident. Sa tête s'était inclinée sur sa poitrine, et il semblait absorbé par une méditation profonde.

A la fin le jeune cordonnier lui dit avec chaleur, quoique presque à voix basse :

« Homme extraordinaire, qui donc êtes-vous ? »

Le compositeur sourit comme il savait sourire.

« Écoutez, dit-il. »

Et il joua les premières mesures de la symphonie en fa. Un cri de plaisir s'échappa de leur poitrine ! « Vous êtes donc Beethoven !... »

Alors ils s'emparèrent de ses mains, et les couvrirent de baisers. Beethoven, profondément ému, se leva pour sortir ; mais nous le supplîmes de jouer

encore une fois, une seule fois. La lune brillait toujours.

« J'improviserai donc une sonate : *Au clair de la lune*, dit-il en souriant. »

Levant ses yeux au ciel d'un air pensif, il laissa tomber ses mains sur le clavier et commença un délicieux motif dont la mélodie semblait peindre le calme de la terre. Ce premier thème fut suivi d'un mouvement vif, à trois temps, sorte d'intermède accidenté comme une danse de feux follets sur les lagunes ; puis vint un rapide *agitato* final, courant, tremblotant, hors d'haleine. On eût dit le vol fantastique d'un monstre imaginaire poursuivi par les fantômes. Notre émotion était à son comble lorsque Beethoven cessa.

« Adieu, dit-il, en se dirigeant vers la porte.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ; s'écrièrent d'une seule voix les deux jeunes gens.

— Oui, oui, dit-il avec émotion, en regardant la jeune aveugle, je reviendrai donner quelques leçons à mademoiselle ; adieu. »

Et nous partîmes.

« Rentrions vite, dit Beethoven, afin que je puisse écrire cette sonate pendant que je me la rappelle encore. »

Nous rentrâmes ; il s'assit pour travailler et le jour le surprit à l'œuvre.

Telle est l'origine de la sonate *du clair de la lune* ; cette version a été recueillie par le journal anglais *l'Orchestra*, ordinairement bien renseigné.

— Parmi les compositions musicales nouvellement publiées, la *Colombe*, de Ch. Gounod, doit occuper une des premières places. La partition piano et chant, ainsi que piano solo, se vend chez l'éditeur Choudens.

— *Au Ménestrel*, on trouvera deux pièces importantes. L'une, de G. Mathias, est intitulée *Premier Concerto*, avec accompagnement d'un second piano. L'autre, de C. B. Lysberg, est un grand duo à quatre mains, qui a pour titre : *Oberon, Preciosa, Freyschütz*, de Weber, c'est-à-dire la réunion de trois chefs-d'œuvre.

— Chez Marcel Colombier viennent de paraître *Madame la Marquise*, valse chantée ; paroles de A. de Masset, musique de B. Bernier ; et *Pensée interrompue*, nocturne-étude pour le piano, par le même auteur. Ces deux morceaux sont tout à fait à la mode.

— M. Antonio Ginesta, maître de chapelle à Montpellier, vient de publier un *alphabet musical*, ou nouveau système pour apprendre aux enfants : noms, figures des notes, signes accidentels, vocalises, clefs, etc., etc. Nous pensons que cet ouvrage, qui est très-ingénieusement conçu, fera faire un grand pas à l'instruction musicale élémentaire.

On ne le trouve que chez l'auteur, à Montpellier.

MARIE LASSAVER.





## Correspondance.

THERÈSE A JEANNE

**T**OUTES nos amies sont dispersées, tu voyages dans ta famille, Lucie et Marie sont aux bains de mer, Berthe est aux eaux avec son père souffrant, Adrienne à la campagne... je reste seule fidèle au poste... par nécessité, hélas !

Ah ! que j'envie votre bonheur à toutes ! Ce grand Paris est une vraie serre chaude, l'été ! Et puis, je ne sais si c'est l'idée que d'autres respirent un air plus pur que le mien, parcourent des sentiers dont les accidents pittoresques ne sont pas dus à la seule main des hommes, foulent librement des gazons que je ne puis, moi, que regarder; jouissent de beaux ombrages, sans être obligées de payer prosaïquement *deux sous* la chaise qui leur permet de s'arrêter dessous un instant; peuvent enfin, sans infraction à un règlement quelconque, cueillir une fleur qui les séduit au passage — je ne sais, dis-je, si c'est cette idée qui influe sur mon jugement, altère mon *patriotisme*, mais ces merveilles parisiennes, qui pourtant, dans ce moment même, excitent l'admiration de tant d'étrangers, me semblent insipides, indignes du plus petit intérêt ! J'ai soif d'air libre, de campagne, de verdure, de bonheur surtout ! car il faut bien en convenir, je suis la moins favorisée d'entre vous, mes amies !

A vous les distractions de toutes sortes... à vous, dans une famille aisée qui vous gâte, les devoirs agréables, la vie facile, exempte de ces préoccupations mesquines d'argent qui se mêlent aux moindres actes de mon existence. A vous les joies dans le présent et l'espoir dans un avenir tout tracé : vous vous marierez à votre goût, à celui de vos parents, comme Adrienne !... vous deviendrez les piliers d'une nouvelle famille où vous apporterez encore joie, dévouement, tendresse; puis, peu à peu, avec les années qui passeront, vous accomplirez successivement les divers devoirs pour lesquels Dieu a créé la femme. Vous aurez bien quelques traverses, quelques tourments par-ci par-là, mais que de compensations en échange ! un mari aimé, estimé, apprécié, de jolis chérubins roses, une famille qui vous devra en partie son bien-être, et par-dessus tout, la conscience du rôle charmant

et utile à la fois, que vous jouez dans la vie de tous ces êtres chers.

Tandis que moi, que dois-je attendre de l'avenir ? l'isolement, le terrible isolement ! après des années — que Dieu pourtant me les fasse bien longues ! — de gêne et de privations ! Que puis-je prétendre dans le présent, pauvre fille sans fortune, sans beauté ?

Je ne serai remarquée, recherchée par personne ; ou bien, en supposant que, par mégarde, quelques-uns se trouvent attirés vers moi, quand l'heure de la réflexion leur sera venue, adieu les beaux rêves !

C'est tout naturel, il n'en peut pas être autrement. Pourquoi serais-je plus favorisée, après tout, que tant d'autres jeunes filles dans la même situation ? Eh mon Dieu ! pourquoi aussi cette idée de mariage qui nous vient quelquefois ? Il semblerait que là seulement est le bonheur à donner, le bonheur à recevoir. Et pourtant, dans quelque position que nous nous trouvions, n'avons-nous pas les moyens de dépenser au profit de ceux qui nous entourent, ces trésors de dévouement et de tendresse que Dieu a mis avec tant de prodigalité dans notre cœur, à nous autres femmes ?

Moi, par exemple, j'ai mon vieux père, j'ai ma jeune sœur à qui je suis utile, indispensable, je le sais, je le sens, j'en suis fière ! Pourquoi alors ne pas accepter avec joie, et sans arrière-pensée, la douce mission de travailler, chaque jour de ma vie, à augmenter la somme de modeste bonheur que la Providence leur a accordée ? Pourquoi ne pas chasser comme mauvaises, comme dangereuses, ces considérations personnelles qui altèrent ma sérénité d'âme et font parfois saigner mon cœur ?

Ah ! Jeanne, que vas-tu penser de moi ? Écrire tout ce que je viens d'écrire, c'est être ingrate envers le bon Dieu, n'est-ce pas ? et plutôt que de me laisser aller à ce spleen énervant, provoqué, je crois, par l'ennui de votre absence et l'excès de cette vilaine chaleur, j'aurais bien mieux fait de recourir à ma consolation ordinaire, l'*imitation de Jésus-Christ*, ce livre divin qui contient un baume pour toutes les blessures et nous apprend un si complet renoncement de nous-mêmes.



Eh mon Dieu ! à chaque jour suffit sa peine, et chacun en ce monde a sa tâche... Pourquoi nous effrayer d'un avenir qui ne viendra peut-être jamais pour nous ? D'ailleurs, vint-il — et aussi sombre que nous pouvons le supposer dans nos plus décourageantes prévisions ! — la Providence n'est-elle pas là, glissant, au fond du vase dont nous n'apercevons que la lie, une petite goutte de miel ?

Cette bonne Providence ! est-ce qu'elle ne proportionne pas toujours l'épreuve à nos forces débiles ? est-ce qu'elle ne nous retient pas quand nous chancelons ? ne nous relève pas si nous venons à tomber ? Que pouvons-nous craindre, dis, avec un pareil appui ? Ah ! confions-nous donc entièrement à elle, et pensons en même temps que nous avons là-haut un père plus éclairé et plus puissant que tous les pères de la terre ; un père à qui nous devrions dire à chaque minute de notre vie :

« Mon Dieu, je ne suis rien par moi-même, rien qu'un enfant qui ne sait ni marcher, ni juger, ni se conduire en aucune chose. Prenez-moi, s'il vous plaît, par la main ; je m'en rapporte complètement à vous. Ce que vous ferez sera bien fait ; la voie où vous me pousserez sera la bonne ; l'idée que vous m'inspirerez, la vraie. Je vous fais l'abandon entier de ma personne et de ma volonté. »

Et après cette prière, fermons les yeux pour entendre, sans distractions, les avis que donnera tout bas, à notre conscience, ce guide bienveillant et infaillible, et marchons avec fermeté devant nous, sans pleurer surtout comme un baby à qui l'on enlève un joujou aimé, quand notre père du ciel nous ôtera une de nos affections ou de nos joies terrestres.

Ma pauvre Jeanne, il ne te manquait plus que cela ! Voilà que j'achève mes jérémiades par un sermon ! Que vas-tu dire ? Si nous étions en carême, passe encore ; mais en vacances !...

Pour tâcher d'oublier ces lignes trop austères, viens avec moi, un instant, sur notre balcon transformé par les soins et les conseils de notre habile jardinière Lucie.

Vois si j'avais raison de parler tout à l'heure des gouttes de miel que la Providence envoie, comme compensations légères, aux douleurs plus sérieuses de la vie ? N'en est-ce pas une véritable que cette habitation, si riante dans sa simplicité, où elle nous permet d'abriter notre humble existence ?

Regarde comme ces capucines s'enroulent gracieusement et capricieusement le long de ces barreaux de fer. Et ces pois de senteur, comme ils grimpent bien, comme ils sentent bon !... Prenons garde, nous allons renverser, avec nos robes, mon magnifique rosier du roi... Veux-tu un bouquet d'héliotrope, de réséda, de géranium et de pâquerettes ? — Non, gardons les pâquerettes pour les effeuiller et savoir si tu m'aimes autant que je t'aime... Ah ! l'amitié ! encore une des gouttes de miel de la Providence...

Mais voici des rayons de soleil bien brûlants ! réfugiions-nous sous cette tonnelle que mon bon père a disposée pour moi au bout de notre étroit domaine. C'est là que je viens travailler, lire, songer ; là que je suspends mes oiseaux. Qu'on y est bien, n'est-ce pas ? et comme ils gazouillent, ces chers petits ! Ah ! ils ne prennent pas grand souci de

l'existence, eux... Ils sont plus sages que nous !... que moi, veux-je dire.

Vois-tu la rue et ces jardins au-dessous de nous ? Au-dessus, c'est le ciel. En face, voici le clocher en pierre grise de la vieille chapelle où je vais chaque matin entendre la messe avec ma petite Pauline, qui se prépare à sa première communion. Regarde donc ! ces vitraux colorés qui étincellent aux lueurs du couchant, ne font-ils pas l'effet d'un splendide écrin entr'ouvert ? Plus bas, c'est un cimetière, avec ses mausolées blancs entremêlés de cyprès noirs ; enfin, là-bas, bien loin dans la campagne bleuâtre, j'aperçois des prés verts et les coteaux boisés d'une petite montagne. D'ici, se croirait-on à Paris, je te le demande ? Combien le spleen rend injuste, et où pourrais-je passer plus agréablement, plus paisiblement mes moments de loisir ?

C'est vraiment une ingénieuse et utile invention que celle des balcons !... Honneur à l'architecte qui en eut l'idée le premier ! Et dire que bien des gens ne savent pas en apprécier les avantages !... Les uns prétendent avoir le vertige en regardant en bas, les autres appréhendent les nombreux étages qu'il leur faudra gravir pour y arriver ; ceux-ci disent qu'un balcon donne du froid dans un appartement, ou bien de l'humidité, ou bien de la poussière, ou bien... que sais-je encore ! Et cependant, à Paris, à moins d'avoir un jardin (et encore un jardin non encaissé dans ces immenses murailles qui interceptent à la fois air, jour, soleil), on ne respire sainement, librement, que sur un balcon bien haut perché !

N'est-il pas vrai que les poumons se dilatent, que les idées s'éclaircissent, que l'âme s'élève d'elle-même, en mettant le pied sur cette étroite terrasse ?... Il semble que l'on y est plus près du ciel, et il n'y a pas jusqu'à cet escalier, qu'il a fallu gravir péniblement pour y arriver, qui n'y ajoute un attrait... par l'effet des contrastes ! Que de fois, en franchissant le mien lentement, marche à marche, n'ai-je pas pensé à la vie humaine qui, ainsi que cet escalier, n'offre de loin en loin, comme étape aux pèlerins de l'éternité, que quelques rares éclaircies ménagées par le bon Dieu, et semblables à ces riantes fenêtres où je m'arrête d'étage en étage pour reprendre haleine. Comme dans mon escalier encore, à mesure que l'on approche du terme du voyage, la marche devient plus pénible, plus fatigante ; puis enfin, quand lassé, épuisé par le rude chemin que l'on a parcouru, on se sent à bout de forces et de courage, tout s'illumine soudain, et la plate-forme fleurie, avec ses horizons radieux, apparaît comme une image de la céleste patrie, au vaillant voyageur qui s'y sent revivre avec délices.

Ah ! cette idée-là m'a aidée bien des fois à escalader mes quatre étages !

Et mon balcon ? à combien d'autres choses il m'a fait penser, Jeanne ! que de charmantes heures j'y ai passées ! là, sur cette petite chaise de bambou, le matin, alors que l'on n'entrevoit encore le paysage qu'à travers une sorte de voile de brume grise, soulevé peu à peu par le soleil rose... Mon ouvrage ou mon livre tombait sur mes genoux, et je laissais errer, au hasard, mes yeux et ma pensée de la rue animée et bruyante qui commençait à



s'éveiller, au cimetière éternellement morne qui se dressait à l'arrière-plan, et je me disais :

« Ce cimetière, c'est l'image du passé, de ce passé qui emporte tant de chères affections et d'heureux ou pénibles souvenirs. — Cette rue peuplée et pleine de vie, c'est le présent, le présent févriqueux qui nous entraîne si vite que nous n'avons le temps d'apprécier nulle chose à sa valeur réelle. — Cet horizon immense enfin, ce ciel que d'en bas on croyait toucher et qui est encore bien bien loin, c'est l'avenir ! »

Et perdue dans une rêverie aussi vague, aussi indécise que le lointain dans lequel se plongeait mes yeux, bercée par les sons adoucis d'un... — Vraiment j'ai honte de prononcer le nom de cet instrument exécré et... calomnié ! d'un orgue de barbarie, quoi ! il faut avoir le courage de son opinion — d'un orgue de barbarie exécutant quelque air mélodieux, écho imparfait d'une œuvre de maître, je ne saurais te dire ce que j'éprouvais de bien-être, de quiétude, d'apaisement d'âme. « Qu'il fait bon de vivre ! » murmurais-je au rebours d'aujourd'hui. Aussi je me suis oubliée bien des fois sur mon cher balcon !

A cette heure, c'est près de toi que je m'oublie ! Pardonne-le-moi, chère Jeanne, et dis-toi, pour atténuer l'ennui dont je suis cause, que cette Thérèse que tu croyais si raisonnable, si sagement résignée à son humble sort, ne l'était nullement en commençant à t'écrire, mais qu'après s'être épanchée dans ton amitié, elle se sent toute disposée à le devenir. Elle en souhaite autant à chacune des jeunes filles qui lui ressemblent — il y en a peut-être plus qu'on ne pense, mais pas parmi les lectrices du *Journal des Demoiselles*, bien entendu !

THÉRÈSE.

## MODES

Il m'est impossible, ma chère amie, de t'envoyer une description du véritable *peplum* ; regarde toi-même les gravures et les statues représentant les personnages célèbres de l'antiquité et dis-moi quel effet produirait le *peplum* que l'on portait alors, sur les vêtements que nous portons aujourd'hui ! Tu pourras me faire observer que la mode a des fantaisies assez bizarres pour croire qu'un jour peut-être pour retrouver du nouveau elle retournera de vingt siècles et plus en arrière... ceci est très-possible, mais, comme je me borne à constater et non à prédire, je me contenterai de te répondre que le véritable *peplum* n'existe pas. Le *peplum* de nos jours consiste en une basque ayant plusieurs pointes, tantôt sur les côtés, tantôt devant et derrière ; quelquefois cette basque est fixée à une ceinture qui s'ajoute au corsage et remplace le pardessus, ou bien le pardessus plus ou moins ajusté se termine par des pointes disposées comme je te le disais tout à l'heure ; tout cela s'appelle *peplum*. Je sais bien que celles de nos amies qui sont plus savantes que toi et moi pourront trouver que cette description ne s'accorde guère avec la signification du mot, mais ne te devais-je pas un détail exact de ce que la mode adopte en ce moment ?

Quant aux longs rubans ou guides ornant les pardessus, ils ne dureront pas longtemps.

Les toilettes de bains de mer peuvent être, cette année, très-simples ou très-compiquées ; si tu vas visiter les plages en vogue, tu verras beaucoup d'excentricités ; des femmes qui changeront de toilettes plusieurs fois par jour et qui ne voudront pas se montrer deux jours de suite avec la même ; mais ne crois pas que tu sois forcée de les imiter. Emporte le moins de bagages possible ; pour voyager, adopte la robe en caillouté avec paletot pareil orné de cordes, le chapeau rond, à bords plats et étroits, garni d'un velours-ponceau recouvert d'une passementerie et d'une aigrette en paille.

Je t'engage à laisser tes robes en organdi et en piqué ; elles tiendraient beaucoup de place dans ta caisse et te seraient de très-peu de ressource ; des toilettes en laine seulement, sauf pour le bal, robes en lins, mohair, byzantine, sultane, mousse marine, etc. ; toutes ces étoffes sont très-convenables pour les bains de mer. Les pardessus se font pareils aux robes, plus ou moins ornés, suivant que la toilette est plus ou moins habillée.

Ta robe en lins blanc sera fort jolie ornée de bleu ; la jupe taillée en pointes. A chaque couture tu poseras trois biais, deux en satin bleu et un en satin blanc entre les deux autres ; sur ces biais tu placeras des boutons bleus sur les biais blancs, et blancs sur les biais bleus, à quatre centimètres de distance. Le corsage sera décolleté et à manches longues ; le haut du corsage, les entourures et le bas des manches seront garnis des mêmes biais ; la basquine demi-ajustée d'une forme *peplum* quelconque, et ornée de biais et de boutons. Le chapeau rond en paille blanche très-bas de forme avec bords un peu relevés sur le côté, baissant devant et derrière, sera orné d'une guirlande de volubilis bleus formant traine sur le côté. Entre ces deux toilettes, l'une foncée et l'autre claire, tu en auras deux ou trois autres intermédiaires ; pour passer un mois au bord de la mer, tu peux être sûre de ne manquer de rien. Emporte des bottines à double semelle et à talon ; les bottes ne sont plus de mise que pour les enfants, tu en verras cependant, mais comme tu verras aussi des cannes et bien d'autres choses encore.

Puisque nous causons des plages et des costumes que l'on y porte, je veux te parler d'une fantaisie qui me paraît assez excentrique : c'est de se parer de ses cheveux, à soi appartenant !

Beaucoup de jeunes filles, voulant prouver sans doute qu'elles ne portent pas de faux chignons, détachent leurs cheveux, en retirent les peignes, les épingles et les cordons, et se promènent les cheveux tombant sur le dos ; je t'avoue que ceci me paraît assez ridicule que l'abus des faux cheveux ; et encore, est-il bien sûr qu'il ne se glisse pas un peu de tricherie dans cette manière de porter ses cheveux ?

Pour les enfants, le mieux est de partager les cheveux au milieu, de les relever sur les tempes, à la chinoise, et de les enfermer dans une résille, soit en les roulant en dedans comme les chignons bretons, soit en les nattant suivant la longueur ; on les fait bouffer devant en plaçant la résille.

Les boutons de toutes formes, de toutes grandeurs, se disposent sur les robes, confections, chemisettes, et même sur les chapeaux ; ces boutons sont en passementerie, nacre, os, corne, passementerie et nacre, porcelaine, paille, imitation de corail, de camées,



métal, cristal etc... dire que tous sont jolis serait exagérer, mais on en fait réellement de charmants ; beaucoup, cela va sans dire, sont fort laids et même ridicules. Ce genre d'ornement, lorsqu'il est bien posé, est d'un très-joli effet.

Les boutons carrés en nacre, un peu grands, vont très-bien avec les étoffes grisailles ; on peut en placer quatre ou cinq sur des biais formant pattes posées en pyramides à chaque couture de la jupe, ou une seule montant sur la couture pour la reléver sur le jupon ; ou bien une patte de 25 centimètres montant sur la couture et de chaque côté une plus petite. Avec cette disposition à la jupe, la casaque sera ornée de biais maintenus par les mêmes boutons ; sur l'épaulette, également en biais, on place cinq ou sept boutons, le bas de la manche orné de même ; les boutons en passementerie et nacre, ou passementerie et os, sont aussi fort jolis pour les robes en grisaille, fond noir à rayures blanches ou fond blanc à rayures noires ; les camées noirs vont également bien avec toutes ces étoffes. Quant aux petits boutons noirs, blancs, corail, nacre, acier, etc., percés de deux trous ou avec queue, on peut les poser sur toutes les étoffes, soit sur des biais pareils à la robe, soit sur du ruban n° 4 ou 5, soit sur du velours noir ; on les pose très-rapprochés les uns des autres. On fait aussi des galons à clous pour les *parasseuses* qui veulent s'épargner la peine de coudre une multitude de boutons, travail à la vérité fort ennuyeux ; ces galons se vendent avec des boutons fixés dessus, et figurent tout à fait les clous que l'on place pour maintenir les galons des fauteuils, chaises, etc. Si tu te décides à orner ta robe de moirai gris d'un velours noir avec petits boutons rouges ou blancs, je t'engage à les prendre à queue ; tu perceras ton velours de distance en distance avec un poinçon. Après avoir fixé à l'extrémité du velours, à l'envers, une petite ganse noir, tu placeras un bouton dans chaque trou et tu passeras ton fil successivement dans la queue des boutons, qui se trouveront ainsi posés sans que tu aies à les coudre.

Lucie ne voulant pas être forcée de porter aux bains de mer son paletot gris, dont la nuance ne s'accorde pas avec celle de sa robe, je viens à son secours avec un expédient qui ne lui coûtera qu'un peu de travail, chose devant laquelle, je le sais, notre bonne amie ne recule jamais : elle a à sa robe six lés de 80 centimètres ; c'est plus qu'il n'en faut pour trouver dans cette jupe un paletot. Lucie supprimera deux lés dans lesquels elle taillera son pardessus, bien entendu sans manches ; elle garnira l'entournure de façon à dissimuler cette absence de manches sur celles de la robe ; sur le lé du devant elle enlèvera de chaque côté une pointe de 20 centimètres dans la partie la plus large et de 2 centimètres seulement à l'autre extrémité du lé ; ces deux pointes seront réunies de chaque côté du lé de derrière, lisière

contrelisière ; restent deux lés intacts qu'il faudra alors tailler en pointes dans toute la longueur, l'un de gauche à droite, l'autre de droite à gauche, chaque pointe ayant 60 centimètres de large à une extrémité et 20 centimètres à l'autre. Ces quatre pointes lui feront deux lés pour chaque côté ; la lisière cousue sur le biais du lé de devant ; les deux autres lés réunis au lé de derrière sont placés le biais sur le biais, et la lisière dirigée sur le devant, à tous les lés où le biais sera posé sur une lisière, il faudra laisser 8 à 12 centimètres de biais, c'est-à-dire, ne commencer à coudre l'extrémité de la lisière qu'à 8 ou 12 centimètres du bas du biais. Lorsque toutes les coutures sont faites, il faut placer la jupe pliée en deux sur une grande table et arrondir le bas en *abattant* les pointes formées par les quelques centimètres de biais restés libres. Il faudra monter cette jupe à la ceinture du corsage avec cinq ou sept plis, ou par des petits plis, mais toujours avec un large pli devant. Notre chère Lucie aura donc ainsi, sans aucun frais, une charmante toilette de voyage avec jupe à pointes.

Tu dois nécessairement, chère Thérèse, te décider à diminuer la dimension du ressort du bas de ta crinoline ; 2 mètres 20 centimètres à 2 mètres 40 centimètres, c'est tout ce que l'on peut se permettre aujourd'hui. Il faut aussi se résigner à *refaire* les jupons de dessous ; les robes étant plates ou presque plates du haut, les jupons volumineux avaient trop de plis pour être gracieux sous les jupes nouvelles.

Il serait plus commode, comme toilette de bal, de te faire une robe en organdi à fine rayure mate, qu'une robe en tarlatane. Tu pourrais la faire avec peplum, en étoffe pareille : ceinture en taffetas bleu ou mauve et guirlande de liserons ou de boutons de roses dans les cheveux ; le bas du peplum serait bordé d'une engrêlure, dans laquelle tu passerais un ruban assorti à la nuance de la ceinture ; à chaque pointe tu feras un nœud avec le ruban et tu placeras le même ornement à l'encolure avec un nœud sur chaque épaule. Cette robe, pouvant être repassée te sera plus facile à emporter, et puisque tu assistes à deux bals seulement, après le second tu rouleras ta robe, tu l'envelopperas et tu la placeras dans un coin de ta caisse, où elle ne te causera pas l'embarras que l'occasionnerait une robe de tarlatane, à laquelle, tu le sais, il ne suffit pas d'un coup de fer pour être remise en état.

Passons à une toilette moins élégante : essaie du peignoir en peluche de coton, c'est, je t'assure, un vêtement fort agréable en sortant du bain.

Au revoir, chère petite, crois à la constante affection de ta

GABRIELLE.



## EXPLICATIONS

### Planche VIII

**COTÉ DES BRODERIES.** — 1, Mouchoir avec L. G. — 2, Écusson avec M. D. — 3, A. T. enlacés. — 4, E. B. — 5, *Ursule* — 6, Alphabet minuscule — 7 et 8, Parure — 9, Mouchoir, broderie mexicaine — 10, *Émilie* — 11, N. C. — 12, *Adrienne* — 13, Écusson avec P. D. — 14, *Valérie* — 15, T. V. enlacés. — 16, Taie d'oreiller — 17, et 18, Parure broderie mexicaine — 19, *Suzanne* — 20, *Edwige* — 21, Pelote avec B. C. enlacés — 22, Écusson avec A. B. — 23, *Claudine* — 24, *Emma*.

**COTÉ DES PATRONS.** — 1 à 8, Amazone — 9 à 11, Pochette à ouvrage — 12 à 18, Porte-cigares — 19 à 21 Botte pour baby — 22 et 23, Rond de serviette en osier — 24, carré en filet guipure.

#### COTÉ DES BRODERIES

- 1, MOUCHOIR avec L. G., application de batiste sur tulle.
- 2, ÉCUSSON avec M. D., plumetis et cordonnet.
- 3, A. T., enlacés, plumetis et cordonnet.
- 4, E. B., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 5, *Ursule*, romaine, plumetis.
- 6, ALPHABET minuscule, plumetis et cordonnet.
- 7 et 8, PARURE, plumetis, cordonnet et pois.
- 9, MOUCHOIR, broderie mexicaine; tous les traits unis qui forment les tiges et une partie des fleurs se font en points *arrière* un peu allongés.
- 10, *Émilie*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 11, N. C., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 12, *Adrienne*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 13, ÉCUSSON avec P. D., plumetis et cordonnet.
- 14, *Valérie*, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.
- 15, T. V., enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 16, COIN de feston pour taie d'oreiller, rideau ou dessus de lit.
- 17 et 18, PARURE, broderie mexicaine.
- 19, *Suzanne*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 20, *Edwige*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 21, PELOTE avec B. C. enlacés, feston, plumetis et cordonnet.
- 22, ÉCUSSON avec A. B., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 23, *Claudine*, gothique, plumetis et cordonnet.
- 24, *Emma*, anglaise, plumetis, cordonnet et feston.

#### COTÉ DES PATRONS

- 1 à 8, AMAZONE.
- 1, Devant.
- 2, Moitié du dos.
- 3, Petit côté du dos.
- 4, Bande formant gilet.
- 5, Manche, dessous.

- 6, Manche, dessous.
- 7, Biais pour le tour du cou.
- 8, Croquis.

On fait ce costume en alpaga double bleu foncé, vert foncé ou noir. Le gilet est en piqué blanc; on fait la bande n° 4 que l'on fixe à l'envers du corsage sur les lettres P et N. — La jupe est droite, sans pointes, elle a 4 mètres 50 centimètres de largeur, le lé de derrière a 1 mètre 75 centimètres de longueur.

- 9 à 13, POCHETTE à ouvrage en canevas de Chine.
- 9, Dessin pour le fond.
- 10, Dessin pour le cadre.
- 11, Croquis de l'objet monté.

Taillez un morceau de canevas de Chine de 26 centimètres de longueur sur 14 centimètres de largeur. Le dessin n° 9, qui est celui du fond de la pochette, se fait en point de tapisserie ordinaire sans le croiser. Les points d'or se font en points lancés. Le n° 10 est le modèle du cadre, on le fait en points lancés. La doublure se fait en taffetas ou satin légèrement ouaté et piqué; la couture du bord est couverte d'une ganse; on fixe aussi une ganse à chaque coin du haut pour la suspendre, et l'on orne les côtés de deux petits glands.

- 12 à 18, PORTE-CIGARES.
- 12, Croquis.
- 13, Croquis de l'intérieur.
- 14, Détail grossi du travail pour exécuter le porte-cigares au crochet.
- 14 bis, Détail grossi du travail pour exécuter le porte-cigares en canevas de Chine.
- 15, Étui intérieur.
- 16, Patron du porte-cigares.
- 17, Fond.
- 18, Fond de l'étui intérieur.

Si vous faites ce porte-cigares au crochet, le travail est entièrement en demi-brides, le dessin est en cordonnet d'or sur fond en cordonnet noir ou de couleur. (Voir pour le travail de deux nuances la page 9 du *Petit Manuel*.)

Faites avec le cordonnet de couleur une chaîne



de 5 mailles, fermez la chaîne et faites 2 demi-bridés dans chacune des mailles, vous aurez 10 mailles. — Au 2<sup>e</sup> rang vous faites 10 fois : (2 demi-bridés dans la même maille).

3<sup>e</sup> RANG. — 10 fois : (2 demi-bridés dans la même maille — 1 demi-bride).

Vous continuez votre fond en faisant 10 augmentations à chaque rang et les plaçant toujours au-dessus des augmentations du rang précédent. Lorsque votre fond a 4 centimètres de diamètre, vos augmentations sont terminées, vous faites alors trois rangs unis, puis vous commencez avec le cordonnet d'or le dessin figuré par des points au n° 14. Vous taillez deux morceaux de carton mince sur le patron n° 16, vous collez sur l'un des côtés de ces cartons du papier glacé ou moiré de la nuance du fond, vous les réunissez sur les deux côtés dans la longueur par une bande de papier que vous collez sur ces côtés ; vous faites votre travail au crochet jusqu'à la longueur des côtés de cet étui en carton, puis vous terminez les deux moitiés du crochet séparément en cassant votre soie à chaque rang et supprimant, à chaque rang, des mailles de manière à suivre la forme de la partie arrondie du haut du porte-cigares.

Nous ne pouvons donner le compte des mailles, cela dépend de la grosseur du travail, il faudra donc se diriger sur le patron n° 16.

Vous taillez de nouveau deux morceaux de carton mince sur le patron n° 16, en ajoutant tout autour la largeur du trait du patron, vous réunissez comme pour le premier étui ces deux cartons par une bande de papier collée sur les côtés, vous entrez cet étui dans votre porte-cigares en crochet ; avec de la colléine vous fixez les bouts de soie que vous avez coupés à chaque rang à l'intérieur de l'étui. Enduisez entièrement de colléine l'extérieur de votre premier étui, passez-le dans le deuxième, pressez bien les bords de chaque côté, enveloppez le porte-cigares d'un papier blanc, puis mettez-le en presse pendant vingt-quatre heures.

Le fond n° 17 est le patron du fond. Si vous exécutez le porte-cigares en canevas de Chine, le fond étant rapporté au porte-cigares qui est taillé en double sur le patron n° 16, vous fixerez les bords du canevas en suivant les lettres de raccord, sur le premier étui ; le fond ne doit pas être brodé ; le détail n° 14 bis doit être exécuté sur canevas de Chine très-fin ; on le monte comme le travail au crochet, mais cette opération est plus difficile, le canevas étant plus épais, et se défilant très rapidement.

Pour l'étui intérieur, vous taillez deux morceaux de carton sur le patron n° 15, vous collez dessus du papier argenté, vous réunissez ces deux cartons comme pour le grand étui ; taillez en moiré de couleur un fond sur le patron n° 18, placez-le sur la partie arrondie de l'étui en suivant les lettres de raccord. Au milieu de la partie arrondie de l'un des côtés, vous collez un galon plié en double de la nuance du fond, d'un centimètre de largeur sur deux ou trois de longueur ; puis vous recouvrez l'étui de moiré que vous collez dessus ; enveloppez-le et mettez en presse. Cet étui est destiné à recevoir les cigares, et entre dans le grand étui recouvert du travail au crochet ou en canevas.

19 à 21, Botte pour baby.

19, Patron et dessin de la botte.

20, Semelle.

21, Croquis.

Cette petite botte peut être brodée en soutache ou soutache agrémentée sur piqué ou cachemire. Les deux parties de la botte sont réunies par une couture sur le dessus du pied jusqu'à la hauteur du cou-de-pied seulement, la partie montant jusqu'à la jambe est garnie d'œillets, pour lacer la botte ; on place en haut un nœud de petite corde avec glands.

22 et 23, Rond de serviette en osier.

Ces ronds sont en osier fin préparés pour être brodés en laine comme les corbeilles à papier. Le travail est absolument le même ; suivez pour la disposition des nuances le détail n° 23. On peut varier les nuances, faire les raies en biais dans toute la longueur, ou des losanges ; ce travail, comme vous le savez, est extrêmement facile. — Pour broder le rond, vous faites un point de feston en laine noire tout autour.

24, Carré, filet guipure.

Consultez pour cette broderie le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles*, page 14.

Les quatre petits carrés qui font le centre du dessin se remplissent par quatre petites roues, et sont entourés de quatre triangles en points de feston, ce point occupe à cet endroit deux carrés pour chaque triangle. A la pointe de chacun de ces triangles on trouve un dessin occupant douze carrés et qui se compose entièrement de points de feston. Des fils lancés dans le milieu en biais et recouverts de points de feston font une double croix. Les quatre losanges qui se trouvent placés à la pointe de ces dessins, se font aussi en point de feston. Chacun des ronds placés aux quatre angles, sont quatre points de reprise en angle, et quatre points de feston dans l'intervalle. Deux dessins viennent se rattacher dans chacun de ces ronds ; on commence ce dessin par les fils lancés en travers, pour former la roue ; on fait ensuite les quatre points de reprise en angle, puis quatre points tissés. Ce nouveau point varie de grandeur dans ce dessin, dans un sens il n'occupe qu'un carré, et dans l'autre il en occupe deux. On attache le fil dans le carré où les quatre points viennent se joindre, on lance le fil à l'autre extrémité du point, sur un ou deux carrés, suivant la longueur qu'il doit avoir ; on redescend à l'endroit d'où l'on est parti, puis on remonte encore une fois à l'extrémité de la pointe et l'on redescend le point sur ces trois fils en faisant le point de reprise ; lorsque l'on n'a plus à remplir que la moitié d'un carré, on fait le point de reprise dans toute la largeur du carré. Le reste du dessin est en petites roues, point de toile et point d'esprit.

## GRANDE PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

### CROCHET OU FILET BRODÉ

1, Coin pour rideau ou dessus de lit. Consultez le n° de Juillet pour l'exécution de ce crochet avec parties en demi-teinte. Pour l'exécuter en filet, on



brodera les parties mates en reprise, et les demi-teintes en point de toile. Ce dessin, provenant d'un monument perse, est d'un effet très-riche.

2, Serviette à marrons.

Il faut doubler cette serviette d'un transparent de couleur et réunir les quatre angles par un nœud en ruban de la nuance du transparent ou par un bouton.

3, Carré.

4, Fond pour voile de fauteuil, dessus de lit, etc.

5, 6 et 7, Entredeux.

DEUXIÈME CÔTÉ.

### TAPISSERIE PAR SIGNES

Non-seulement, mesdemoiselles, nous avons pensé vous être agréable en vous envoyant des modèles pour compléter l'ameublement de la chaise genre Louis XIII, qui a été si bien accueillie par vous au mois de Mai, nous avons voulu en même temps vous montrer le parti que l'on peut tirer d'un dessin en le modifiant pour l'adapter à différents patrons, et vous aider ainsi à l'avenir à appliquer vous-mêmes vos dessins à toutes les formes qu'il vous plaira de leur donner. Remarquez que le motif principal est conservé en un peu plus ou moins grande dimension ; l'entourage et les ornements sont augmentés ou diminués suivant l'espace qui leur est réservé.

Vous pouvez faire la bande en reproduisant le dessin du lambrequin en hauteur autant de fois qu'il vous sera nécessaire ; vous placerez de chaque côté pour le cadre le bord qui est au haut de ce dessin, et vous remplirez les espaces vides par le fond bleu avec le semé jaune que vous avez sur la planche de tapisserie de Mai. Le tabouret de piano se trouvera très-facilement dans ce même dessin ou dans celui du dossier de la chaise que nous vous envoyons aujourd'hui ; vous tracerez le rond sur le patron du tabouret ; vous placerez le dessin au milieu, et vous remplirez avec le fond du modèle.

### ABAT-JOUR

Deuxième quart de l'abat-jour donné en juillet.

### CARTE DE L'EUROPE CENTRALE

Nous croyons faire plaisir à nos lectrices en ajoutant aux annexes de ce mois une carte de l'Europe centrale, c'est-à-dire du théâtre sur lequel se déroulent aujourd'hui tant de grands événements.

### GRAVURE DE MODES

*Toilette de petite fille de treize à quatorze ans.* — Robe en lino ornée de guipure sur ruban formant transparent. — Chemisette en organdi avec bandes et pattes brodées entourées d'une engrêlure avec ruban de la nuance de l'ornement de la robe. — Toque en paille avec guirlande de marguerites posée sur un velours.

*Toilette de jeune fille.* — Robe en foulard, basque pointue devant et dans le dos, échancrée sur les côtés ; la basque est bordée d'un velours noir. On pose un gland à chaque pointe. — Chapeau en paille d'Italie orné de bluets et épis.

*Toilette de jeune femme.* — Robe en poil de chèvre découpée à grandes dents. Les dents sont bordées d'un biais en taffetas sur lequel est posée une petite passementerie en paille ; les coutures sont recouvertes du même biais. — La casaque est ornée de même, et fermée par des boutons carrés en paille. On place un gland en paille à chaque pointe. — Chapeau Lamballe en paille, orné de marguerites violettes, nœud en ruban et oiseau en paille.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 15 août les patrons suivants :

Un patron de corsage décolleté de la gravure 2522.

Un patron de veste de chasse pour homme.

Un patron de basquine de la gravure 3523.

Un patron de tablier d'enfant.

## ÉPHÉMÉRIDES

10 AOUT 1561. — ARRIVÉE DE MARIE STUART EN ÉCOSSE.

Marie Stuart, à dix-huit ans, veuve de François II, orpheline de père et de mère, quitta la France avec douleur pour retourner dans son royaume agité de tant de troubles. On dit que, debout sur le pont du navire qui l'emportait, elle improvisa ces vers si connus :

Adieu, plaisant pays de France,  
O ma patrie  
La plus chérie,  
Qui as nourri ma jeune enfance !  
Adieu, France, adieu mes beaux jours !  
La nef qui disjoint nos amours  
N'a eu de moi que la moitié :

Une part te reste, elle est tienne :  
Je la fie à ton amitié  
Pour que de l'autre il te souvienne.

Elle savait qu'Élisabeth avait le projet d'intercepter sa petite escadre et de la détenir elle-même dans une prison anglaise, trahison dont les preuves irréfragables existent aux archives d'Angleterre, mais un brouillard tuiélaire la protégea, et elle débarqua saine et sauve à l'embouchure du Forth. Le peuple la reçut à merveille ; la noblesse la craignait et ne la désirait pas, et dès le début elle se trouva dans ce chemin épineux qui la conduisit à la prison et à l'échafaud.



## Mosaïque.

ADIEUX D'UN IRLANDAIS A LA BRETAGNE.

Je quitte en soupirant ton rivage, et avec un cœur de frère j'appelle une bénédiction sur les filles et les hommes de l'Arvor.

Car ils sont frères, les Irlandais et les Bretons ! Malgré les ténèbres des âges éloignés, brille l'humble falot de la tradition : la sainte Nature, en des écrits sublimes, atteste que nous sommes par le cœur et les visages — les mêmes.

Les mêmes par l'œil d'un bleu gris, l'œil profond qui pétillie, le visage modeste, ouvert et doux, par l'ovale gracieux d'une physionomie qui réfléchit le jeu d'un impressionnable esprit.

Si bien qu'en me promenant par les prés et les rivières avec tes Marie et tes Joseph, je me figurais dans leur aimable et gentille compagnie, être dans mon pays avec mes Patrich et mes Brigitte.

Pays de verdure, de fraîches prairies et de claires eaux ! Bien qu'il y ait des prairies plus vertes, d'aussi belles vallées dans mon pays, mon cœur se demande : sont-elles bénies comme en Bretagne ?

Pourquoi le demander ? vains regrets ! Ah ! plutôt à Dieu qu'elle fût à présent comme toi, même dans tes plus misérables chaumières, ô Bretagne heureuse, l'île verte où sont mes pensées !

FERGUSON.

\*\*\*

LOGOGRIPE

Je suis un animal sobre, fidèle, utile,  
Et je porte dans moi ce qui me sert d'asile ; [tant,  
— Bien plus, en moi l'on trouve un empire impor-  
Très-voisin du Japon, borné par l'Indoustan ;  
— Ou bien, te ramenant au midi de la France,  
Mon doux climat promet santé, vie, espérance.

J. DE G.

Le mot du Logogriphe de Juillet est : **ORGUEIL**, où l'on trouve : **GLOIRE — LOIRE — LOIR — ORGUE — URIE — RUE — OGRE — ORGE — EU — EURE — ROI — ROUGE — LOI — OIE — GRUE — ŒIL — GRIL — LIE — OR — ROUE — LIEU.**

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : Qui paie mal, paie deux fois.

## RÉBUS







*coupeur, M. Meyer, des Falais, N. L. Paris.*

## Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Filles-du-Calvaire

34<sup>e</sup> année Août 1866.

Brochures Destierbecq Rue des Capucins à l'Ange de l'Église

S.B. Fuller, 61 Pall Mall London

N<sup>o</sup> VIII

Amsterdam Destierbecq Vyndersaat N. 369



